



SOLIMAN.



R. va. 422 (87)



UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. A183874

SIGB

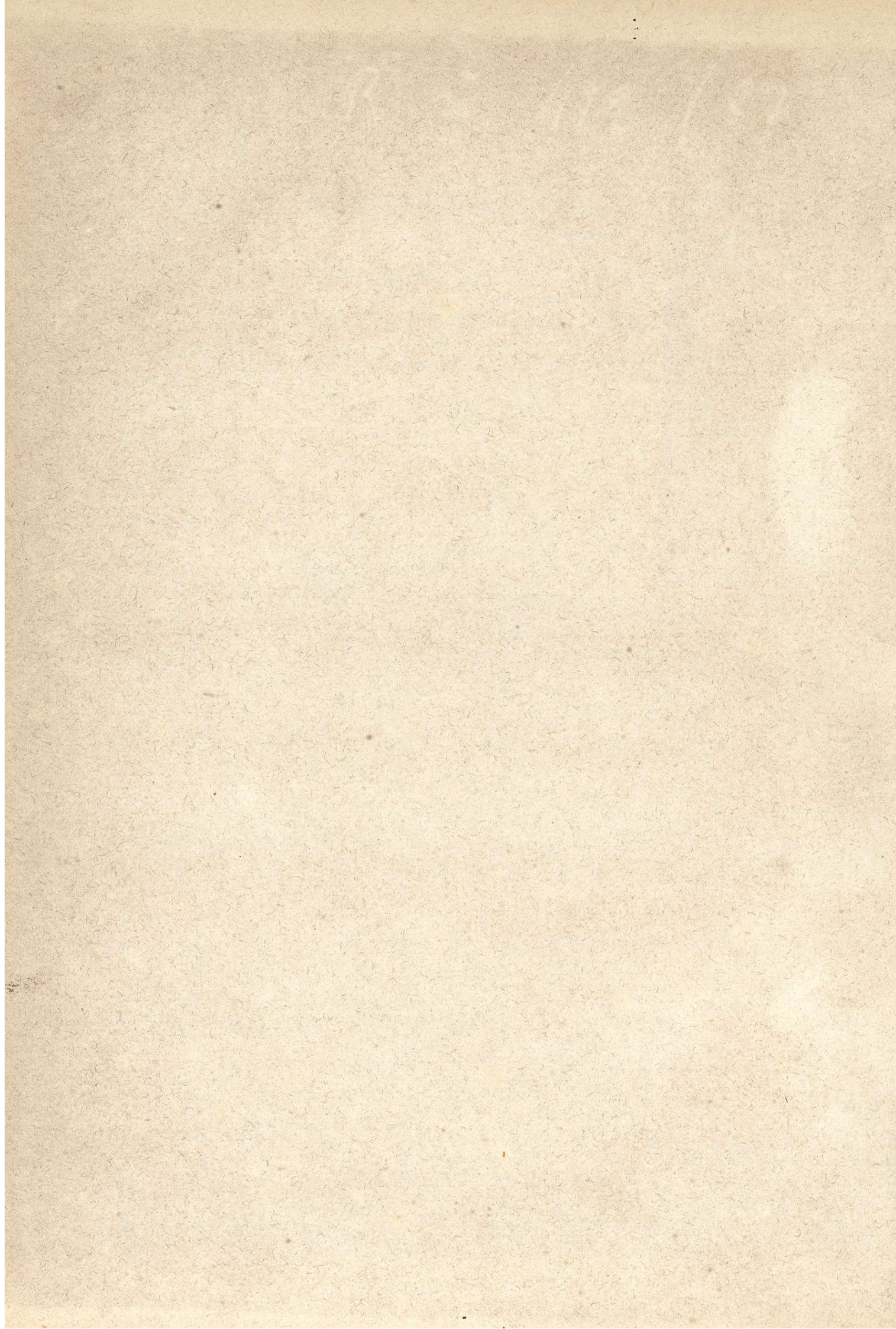
Sibil

SU 61291218

Cote RRA 422 in - 80

1153326411





LF. 0. 51.

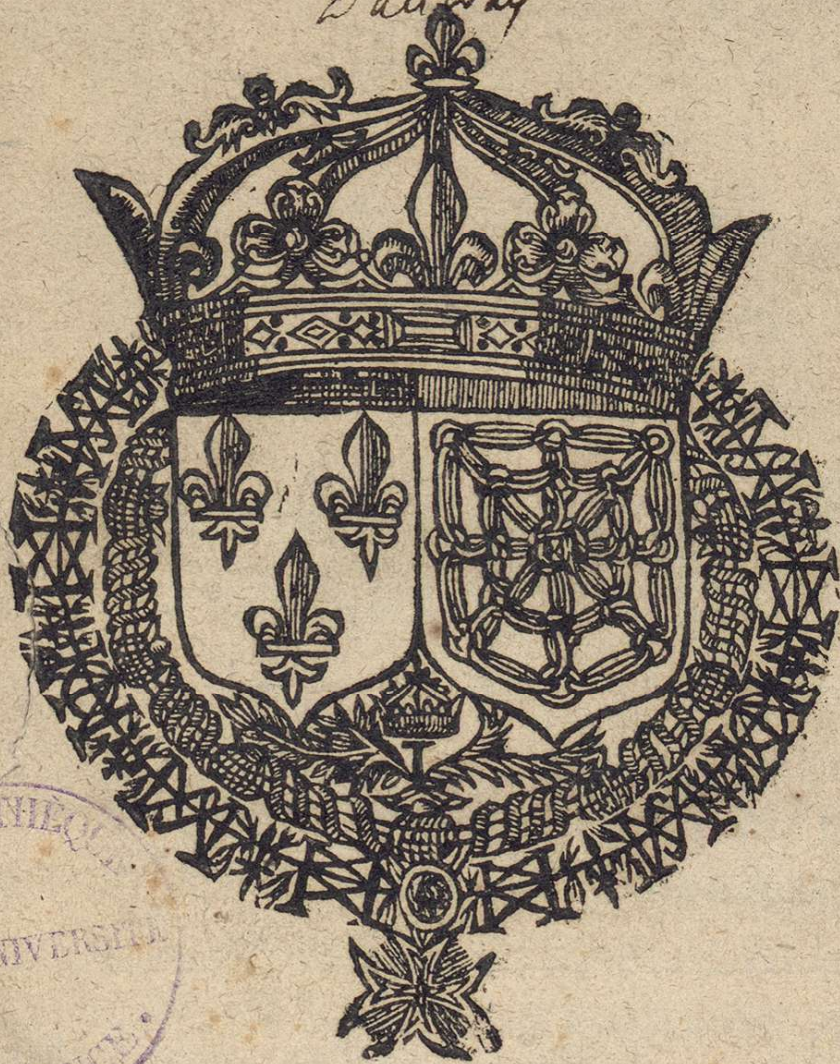
LE

2^e.

SOLIMAN

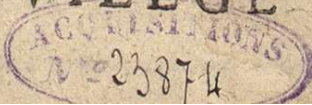
TRAGI-COMEDIE.

Dulibay



A PARIS,
Chez TOUSSAINT QUINET, au Palais, dans la
petite salle, sous la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XXXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



SOLENN
TRAGÉDIE



A PARIS,
Chez TOUSSAINT QUENTIN, au Palais, dans la
petite salle sous la montee des Cordeliers
M. DC. XXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AV LECTEUR.



E n'ay pas voulu (LECTEUR) faire deux presens d'une mesme chose, ny redonner à vn particulier ce que i'auois desia donné au public: Les Anciens n'ont point affecté de dédier leurs Comedies à personne, & c'est vne erreur de croire qu'on puisse assujettir sous l'autorité des Grands la liberté de nos sentimens, qui naturellement ne reconnoissent point d'autre iurisdiction que celle de la Raison; Ioint que cela me semble d'autant plus à éuiter, qu'il peut estre mal interpreté, & qu'encore que d'ordinaire on n'ait dessein que de payer ce que l'on doibt au merite & à la vertu; neantmoins par ie ne sçay quel malheur qui fait que l'on pense basement des personnes moindres, on se figure tousiours que celuy qui donne à vn plus grand que soy, à plus d'enuie de demander que de rendre: Delà vient qu'en de pareilles rencontres, on ne feint point de comparer quelques Poëtes à cet Erifichon dont il est parlé dans leurs Fables, qui vendoit & reuendoit sa fille pour subuenir à sa necessité; Et quoy que i'aye trop bonne opinion de ceux du métier pour en croire cette lascheté, & que ie n'ignore pas que Pegase est peint aisé, afin de nous apprendre qu'ils melprisent la terre, & qu'avec cela c'est vn animal noble & fougueux qui ne souffre personne sur son dos; i'ay pourtant trouué plus à propos de ne prendre pour protecteur de cet ouurage, que le mesme peuple que i'auois choisi pour en estre le Iuge; Et certes

A V L E C T E U R.

avec raison, puisque comme il a les deux qualitez necessaires pour bien iuger, qui sont de ne se servir point du iugement d'un seul, ny de n'estre pas prevenu d'aucune affection ou connoissance particuliere, qui fasse qu'aymant cōme sien ce qu'il void, il se l'approche de trop près, & ne luy laisse pas la distance requise pour le discerner exactement; aussi a-t'il d'autant plus de force en sa deffense, qu'elle n'est appuyée que sur la iustice & sur l'équité mesme. Mais tout ainsi qu'il ne suffit pas d'auoir ouy simplement vn fait, pour prononcer dessus, & qu'il faut encore estre instruit de toutes les circonstances: De mesme ie ne pense pas qu'on doiue rien determiner absolument touchant cette Tragi-Comedie sans auoir esté auparavant pleinement informé des raisons de chaque chose; C'est à quoy i'ay dessein de trauailler icy, tant pour fortifier l'aduis de ceux qui l'ont approuuée, qu'afin de résoudre les doutes de ceux qui y auroient trouué à redire. Que ces derniers seulement ne se rebutent pas de sa lecture, car outre que les fautes qui se comprennent simplement par nostre entendement, comme alors qu'on lit, ne nous offensent pas tant à beaucoup près, que celles qui tombent sous nos yeux, ainsi qu'il arriue dans vne representation, la veüe du corps estant en cela semblable à ces vapeurs espaisées qui font que les objets apparoissent plus grossiers, j'espere encore les satisfaire si bien, qu'ils reuiendront de mon costé, & qu'ils auoüeront qu'en ce qui regarde les iugemens particuliers, la fortune regne quelquefois autant sur le succez des pieces de Theatre, que dans les euenemens mesmes qui nous y sont representez. Toutesfois deuant que commencer, ie priay ceux qui sont generalement ennemis des Prefaces, qui les croient toutes inutiles, & tousiours la mesme chose, & seulement propres à rencherir les liures, de ne

point passer plus outre en la lecture de celle-cy, car ie ne doute point qu'elle ne leur fust ennuyeuse; & quant aux autres, ie les suppliray de m'accorder la patience qu'il faut pour m'ouyr rendre raison de mon trauail, & examiner tant ce qui a esté inuenté, que ce qui a esté changé dans l'histoire par nostre Authheur & par moy, & ie leur promets de le faire le plus briefuement qu'il me sera possible.

LA premiere chose qui s'offre à considerer, c'est cette fiction qui fait Mustapha fils de Roxolane, (ainsi s'appelloit la Sultane femme de Soliman) quoy que les histoires & le bruit commun l'ayent dit fils de Circasse. Surquoy l'on remarque, que pourueu que ces suppositions d'enfans & ces échanges soient vray-semblables & vray-semblablement introduits, le Poëte a satisfait à son deuoir, & par consequent les a rendus assez croyables, bien que l'histoire & le bruit commun en parlent autrement; d'autant que le Poëte n'est point obligé de raconter les choses comme elles sont effectiuement arriüées, mais comme elles ont peu arriuer, ou qu'il a esté vray-semblable ou absolument necessaire, suiuant les paroles d'Aristote; Et nostre Authheur n'a pas manqué d'exemples pour l'induire à cecy, car il rapporte qu'Euripide dans ses Troades nomme Ganymede fils de Laomedon, quoy qu'Homere & Sophocle le nomment fils de Trous; que Lycophron fait Iphigenie mere de Neoptolemus, quoy qu'il fust tenu de chacun pour fils de Deiopée; qu'Helene est ordinairement estimée fille de Leda, & qu'il y en a pourtant quelques-vns qui la disent fille de Nemesis: Enfin que c'est vne chose si facile de s'abuser en ce point, que nous voyons tous les iours dans les causes ciuiles des Aduocats qui soustiennent hautement que tel n'est pas fils de celuy qu'il pretend estre son pere; De sorte que nostre Au-

theur a peu dire que Mustapha estoit fils de Roxolane, encore que quelques Historiens & la renommée l'ayent dit fils de Circasse, & pourueu qu'il ait sceu feindre cela probablement, il aura avec raison obtenu d'estre croyable, parce que ce qui rend vne chose croyable, n'est pas de ce qu'elle est contenuë dans les Histoires, puisque les Histoires mesme sont sujettes à mentir, ainsi que nostre Autheur le prouue; mais de ce qu'il a esté possible que la chose arriuaist comme on la feint: En vn mot le Poëte ne doit pas perdre à la verité le croyable pour le merueilleux, mais aussi ne doit-il pas mespriser le merueilleux pour le croyable, d'autant que les deux ioints ensemble, forment le suiet de la Poësie, & que l'vn ne peut estre sans l'autre dans vn bon Poëme.

Il ne faudra donc point non plus condamner le personnage de Persine introduit par nostre Autheur, & qui est la seconde chose qu'il a principalement inuentée & changée en la verité du fait: tant pour les raisons que nous venons de dire, qu'à cause que sans doute il s'attache fort bien à l'histoire, & est vn Episode conioint à la Fable, de la mesme façon qu'Aristote nous enseigne que les Episodes doiuent estre: Il n'est pas tout à fait esloigné de l'Histoire, puis qu'on y lit que quelques lettres furent surprises par le Bacha d'Amassie, dans lesquelles il y auoit ie ne sçay quoy d'vn mariage entre Mustapha, & la fille du Roy de Perse, & que ces lettres estant présentées par Roxolane à Soliman, elles firent l'effet qu'elle desiroit: & de ce peu de semence historique nostre Autheur a creu pouuoir avec raison faire eleuer cette plante fabuleuse pour ainsi parler, des amours & autres auantures de Persine, les entant si bien sur le tronc du principal suiet, que le tout s'auance & finit en mesme temps.

A V. LECTEUR.

Pour ce qui est d'auoir fait arriuer en vn iour vray-semblablement ce que l'Histoire dit estre arriué en plusieurs mois & en plusieurs années, comme sont les mauuais offices de Roxolane & de Rustan contre Mustapha, & les soupçons qui s'infinüerent peu à peu dans l'esprit de Soliman; Je dy que ça esté vn aussi grand coup de maistre à nostre Autheur del'auoir fait, comme il estoit necessaire qu'il le fist: car pour y paruenir il a falu qu'il se seruist de bien nouuelles & de bien pressantes occasions, d'enuie & de dépit dans Rustan, de haine & de crainte dans la Reyne, & afin que l'vn & l'autre tra-uallaissent à la ruine de Mustapha avec plus d'effet, il luy a falu faire naistre dans l'ame de Soliman des horreurs subites & inconnuës, faire parler le Deuin en termes equiuoques pour disposer dauantage l'esprit du Roy à la croyance d'vne chose controuuée; Il luy a falu auoir recours à de fausses lettres, faire prendre prisonniere la fille du Roy de Perse; descouvrir les amours d'elle & de Mustapha pour conuaincre entierement Soliman, qui ne pouuoit se resoudre à croire la felonnie dont son fils estoit accusé: Et nostre Autheur n'a pas iugé que ce raccourcissement de temps fust contre la vray-semblance, l'ayant veu pratiquer fort souuent par plusieurs grands personnages; En tesmoignage dequoy il rapporte ce fameux exemple du fait d'Hercule avec les filles de Thespius: car Ephore dans ses Histoires, & Homere dans sa poësie racontent que ce Heros fit en vne seule nuit, ce que Pausanias & d'autres affirment qu'il ne fit qu'en cinquante.

Quant à ce qui est de la Scene, c'est à dire, le lieu ou tout s'est fait, qui est la quatriesme chose que nostre Autheur a changée, & qui selon la verité de l'histoire fut vne campagne, & que nostre Autheur feint auoir esté la ville d'Alep; quoy que

pour deffendre cecy, il fuffist de se reffouuenir des raifons que nous auons defia expofées , & qui peuuent feruir en general pour chaque changement : neantmoins noſtre Autheur en adiouſte encore vne nouuelle, avec vn exemple. La raifon qui l'a obligé d'en vſer ainſi, ça eſté la bien-ſeance & la commodité , parce que les actions qu'il auoit à reprefenter deuoient beaucoup mieux ſucceder dans vne ville, que non pas dans vne campagne , au milieu de mille pauillons , & parmy la confuſion d'une armée, & du bruit des instruments de guerre. Pour exemple, il rapporte le lieu de la ſepulture de Tifée, qu'Homere dit eſtre en Syrie, Pindare entre Cumes & Sicile, & Virgile en Iſchie.

ICY ie quitte Bonarelli, quoy que nous ayons tous deux à parler d'une ſemblable choſe, & quelquefois avec les meſmes raifons, car où il eſt en peine de ſe deffendre de la mort de Roxolane, il faut que ie me iuſtifie de celle de Ruſtan. Je dy donc que ie ne penſe pas qu'il importe beaucoup que l'hiſtoire en parle, pourueu que la ſuite des autres choſes la puiſſe rendre croyable, & que i'ay eſté obligé de le faire mourir tant pour ne pas laiſſer ſa faute impunie, ce qui me ſembloit vn grád défaut, qu'aſin que le changemēt de fortune de Muſtapha en fuſt plus plein & plus admirable; attendu que ſon bon-heur dependant de l'affection de ſon pere, de la poſſeſſion de Perſine, & de la perte de ſes ennemis, ſa felicité eſtoit accomplie, quand il obtiendrait ces trois points. Car de faire vne reconciliation de Ruſtan avec Muſtapha, cela eſt bon pour les Comedies, ou comme on n'y void que des perſonnes de baſſe condition qui ſe mettent mal enſemble pour peu de choſe, auſſi eſt-il fort aisé de les reünir : l'ay donc mieux aymé qu'il ſe tñſt dans la rage ordinaire à ceux de ſon païs, voyant ſes deſſeins auortez,

& qu'il n'y auoit plus de iour à son salut; Et si sa mort n'a pas esté telle que ie la feins, ie ne merite pas pour cela de n'estre pas creu, parce qu'on ne sçait pas trop certainement comme il est mort; Et puis ie ne suis pas le premier qui ne m'accorde pas en de semblables rencontres avec ce que disent les Histoires & la renommée; Car Ciceron luy-mesme qui faisoit profession d'estre Orateur, & non pas Poëte, parlant de Coriolanus, veut qu'il se soit tué de sa main, & neantmoins tous les Historiens sont en ce point d'un aduis contraire: dequoy s'aperceuant bien, il adiousté apres, qu'il est permis aux Orateurs de mentir, afin de pouuoir dire quelque chose de plus beau; à plus forte raison donc le doit-il estre aux Poëtes, afin qu'ils puissent dire quelque chose de plus merueilleux & de plus capable d'exciter de l'horreur ou de la commiseration. Nous auons encore pour nous l'exemple d'Helene, qu'Homere dit estre morte en Sparte de mort naturelle, & les autres comme particulierement l'interprete d'Euripide auoir esté lapidée par ceux de Rhodes; Et de plus l'autorité des enfans de Medée, qu'on croit communément auoir esté tuez par leur mere, quoy que les autres veulent que ç'ait esté par les Corinthiens. Les mesmes raisons que nous dirons cy-apres pour deffendre la vie de Mustapha pourront seruir encore à deffendre la mort de Rustan.

Ce n'a pas esté en ce point seulement que ie n'ay pas suiuy nostre Autheur, car outre que la necessité de ma conclusion qui ne deuoit estre funeste qu'à la méchanceté, m'a fait retrancher ces longues & malheureuses predictions qui menaçoient Roxolane & Soliman, pour ne toucher qu'à la mort de Rustan en passant, i'ay aussi remis au dernier Acte afin de faire triompher plus auantageusement l'innocence de Mustapha,

l'éclaircissement de quelques trahisons, dont nostre Autheur informoit les spectateurs à mesure qu'elles se tramoient, à dessein d'en rendre la mort de Mustapha plus pitoyable; Et puis-que i'ay resolu de te rendre raison de tout, ie te diray encore que i'ay changé la reconnoissance de Mustapha doublement, & en sa cause & en son effect: car au lieu que nostre Autheur la faisoit venir de certaines femmes qui suiuoient incessamment Mustapha sans qu'il sceut pourquoy, i'ay creu qu'il estoit plus seant qu'Ormene que ie feignoïs son pere Nourrisier, & qui par cette consideration pouuoit ne l'abandonner iamais, se trouuaست tout à propos pour donner iour à cette reconnoissance. Ce qui m'a paru d'autant mieux que par ce moyen on n'auoit point recours au dehors, mais à vn personnage qui faisoit partie du sujet, & qui sembloit ordonné à quelque autre fin; conditions essentielles à vne bõne reconnoissance: Pour l'effet que i'ay voulu que cette reconnoissance produisit, qui est que Mustapha ne mourust pas; quand mesme la Tragi-Comedie ne m'y auroit pas obligé, i'aurois tousiours eu raison de le faire. Car i'ay leu dans vn grand Maistre, que cette conclusion-là des Tragedies est la plus approuuée, lors qu'un homme iuste est amené iusques sur le bord du precipice, & qu'il en est retiré par quelque moyen: Et Aristote mesme trouue cette fin là plus recommandable, quand quelqu'un par ignorance est sur le point de commettre vne chose où il ny auroit plus de remede si elle estoit faite, & qu'il s'en empesche par quelque reconnoissance qui suruiuent; C'est à dire quand au lieu d'une Tragedie pure, nous en faisons vne mellée, que nous nommons Tragi-Comedie, (car les anciens n'y mettoient point de difference) ainsi que ie l'ay pratiqué en ramenant par vne heureuse reconnoissance, Mustapha presque de la mort à la vie.

Et

Et pourtant c'est ce que quelques vns peuvent moins souffrir, que i'aye fait en cela contre la verité de l'Histoire. Tu me permettras, Lecteur, de m'estendre vn peu sur ce point, qui embrasse luy seul la deffense de tous les autres; Car si ie iustifie ce chāgement cōtre l'histoire, à plus forte raison auray-ie iustifié ceux qui ne sont qu'outre l'histoire. Il faut donc remarquer qu'il y a deux sortes d'histoires, les vnes sont anciennes, & les autres modernes; lesquelles on doit considerer encore en deux façons, ou comme arriuées en vn païs esloigné, ou comme arriuées en vn païs proche; Or est-il qu'il est bien plus permis au Poëte de changer les histoires anciennes, que les modernes, & bien plus celles qui sont arriuées en vn païs estrange, que celles qui sont arriuées en quelque lieu voisin. Mais que le suiet de nostre Tragi-Comedie soit tiré d'un païs reculé, on n'en douterait point si l'on pense que c'est d'une chose arriuée en Alep, ville esloignée de nous de beaucoup plus de iournées que n'est pas Constantinople, & dont les nouvelles ne viennent pas si aisément iusques à nos oreilles; De cecy nous assure ce que nostre Autheur remarque, que nous n'auons eu connoissance du fait de Mustapha que par vne seule lettre, qui depuis a esté inserée mot à mot dedans nos Histoires, si bien qu'outre la distance du païs, le defaut d'escriuains ne sert pas peu à nostre deffence. Maintenant il faut sçauoir quelles histoires ont droit de s'appeller anciennes; Pour moy i'estime qu'un siecle ou environ suffit à leur acquerir ce titre, principalement en vn lieu esloigné d'ou elles sont arriuées, & que c'est assez au Poëte de n'auoir point de tesmoins oculaires qui le dementent; Car de cette sorte le fait se pouuant probablement ignorer, & l'autorité du Poëte estant presque aussi forte que celle des Historiens de son pays, cela luy donne le moyen d'introduire ses in-

A V LECTEUR.

ventions propres, & de le rendre véritablement Poëte. Joint qu'afin de mieux exciter il n'est pas besoin qu'il attende trop long temps, fuiuant l'aduis de quelques vns qui veulent que l'auanture que l'on raconte ne soit pas si vieille, & qu'elle se passe comme deuant nos yeux: Neantmoins à le prendre au pis, quand mesmes on n'adiousterá point de foy à ce que l'on verra représenter, l'ouurage n'en perdra rien de sa gloire. L'histoire, ainsi que nous auons desia dit, est vne narration selon la verité, d'actions humaines memorables & arriuées; la Poësie est vne narration selon la vray-semblance d'actions humaines memorables & qui pouuoient auenir; la matiere de l'vne doit estre pareille à celle de l'autre, ie l'auouë, mais pareille, & non pas la mesme; Tout le deuoir d'un bõ Poëte c'est d'imiter les accidens de la vie; c'est d'imaginer vn cõbat de la fortune contre nous: d'ou vient qu'Aristote dit, qu'il ressemble dauantage au Philosophe qu'à l'historien, parce qu'il s'attache plus à l'vniuersel qu'au particulier: La Poësie ne s'oblige donc à la foy de personne, il luy est permis de s'emporter & de vaguer ou bon luy semble, pourueu qu'elle ne s'égare ny ne s'ex-trauague pas; qu'elle fasse des portraiçts faux tant qu'il luy plaira, pourueu seulement qu'elle ne nous donne point de chimeres; Les mediocres Peintres qui reconnoissent leur peu de suffisance, arrestent nos yeux par la verité de l'histoire, mais ceux qui sont excellens se contentent de peindre bien & naturellement ce qui leur vient en fantaisie: Et toutesfois il y a cette difference entre la Poësie & la peinture, qu'une chose conneuë plaist beaucoup moins descripte en vers, que représentée en vn tableau, & qu'aux ouurages de celle-cy, la fiction n'est pas ce qu'on estime le plus: mais dans la Poësie, elle est à si haut prix, qu'Aristote la prefere à toutes les autres parties: Aussi

A V LECTEUR.

qui a trouué mauuais qu'Homere ait fait les Grecs victorieux de Troye, & la femme d'Vlisse si sage, quoy que Dion raconte le contraire? ou que Virgile nous ait feint Didon amoureuse & impudique, elle qui fut si chaste qu'elle se tua pour conseruer son honneur, & pour garder la foy, mesme à son mary mort? tant il est vray qu'il a tousiours esté permis aux Poëtes de contredire à l'histoire, dont ils n'empruntent bien souuent que ce qui leur en faut pour dorer leurs Fables, afin de les faire receuoir plus aysement à ceux, pour le plaisir ou pour l'vtilité de qui ils les preparent; Si bien que nous pouuons conclurre que de changer la verité des choses, ne fait pas perdre au Poëte la creance qui luy est necessaire, pourueu qu'il observe les conditions que nous auons dites, qu'il ne prenne pas vn suieët trop connu, ny d'un pays trop proche de celuy des spectateurs, & qu'il attende quelque temps pour mentir plus impunémēt, puisque mesme les Historiens attendent bien quelquefois pour dire la verité; Que si l'histoire que i'ay changée n'estoit pas assez ancienne, & si en cela ie n'ay pas bien imité Homere & Virgile, au moins est-ce vne faute qui pourra s'amander avec l'aage, de sorte que ce qui oste le prix presque à toutes choses, accroistra peu à peu celuy de mon Soliman. Mais ie n'en demeure pas là, & ne me contente pas d'auoir montré que les choses pour contredire à l'histoire, ne laissent pas d'estre croyables, ie pretends monstrier encore que mesme estant conuës fausses, elles ne laissent pas d'exciter toutes les fois qu'elles sont croyables. Mais comment le faux connu pour tel peut estre croyable, c'est ce qui paroist auoir besoin d'une forte preuue; Neantmoins cette proposition est de celles qui d'abord font peur & semblent farouches, & qui se trouuent à les manier fort faciles & fort traitables. Et pour te le fai-

re voir, ie dis avec nostre Autheur que ce que chacun appelle croyable, est l'obiet qui a du rapport avec nostre croyance, & que ceste croyance, comme aussi l'opinion & la science, ne sont rien autre chose qu'une certaine disposition ou habitude, pour parler ainsi, que nous acquerons à l'endroit de ce qui nous est proposé, d'autant que, ou les conclusions sont prouvées par des causes nécessaires, & lors s'engendre la science, ou bien par des moyens qui ne sont pas démonstratifs, mais universels & probables seulement, & lors naist l'opinion; ou elles sont fondées sur des raisons particulieres capables de persuader, & lors se produit la croyance, qui a pour obiet, comme nous avons dit, ce qui est croyable, lequel obiet determine & specifie la Rhétorique & la Poësie, mais avec cette difference que la Rhétorique regarde ce qui est croyable, entant que croyable seulement, & la Poësie le considere entant que croyable & merueilleux; si bien que la fin de la Rhétorique c'est de dire des choses propres à persuader, & le but de la Poësie c'est d'en chercher qui puissent réveiller nostre admiration. Coucluons donc ainsi, s'il suffit au Poëte d'estre croyable, si ce qui est croyable, est l'obiet de nostre creance, si nostre creance procede de choses particulieres capables de persuader; tout autant de fois qu'on mettra en avant un fait capable de persuader, c'est à dire qu'il n'importe pas qu'il soit vray ou non, nécessairement il enportera nostre creance & avec elle nos passions. Pour confirmation dequoy l'on adioust, que l'emotion se peut considerer en deux façons; de l'une, elle est droite & absolue, & de l'autre, indirecte & dependante; La première, c'est quand nous nous sentons touchez d'une action que nous sçavons assurément estre arriivée comme on nous la represente, si bien que par cette raison nous sommes autant

émeus pour celuy à qui elle est auenuë que pour l'amour de nous mesmes, lors que nous pensons qu'une pareille chose nous pourroit arriuer quelque iour; La seconde sorte d'emotion que nous auons appellée indirecte, c'est quand le fait qui nous est représenté comme faux, nous touche seulement à l'egal de nous mesmes, ou de quelqu'un des nostres, parce qu'en-core que nous nous apperceuions bien que l'action & les personnes qui passent deuant nos yeux sont teintes; neantmoins faisant une reflexion dans nous mesmes de cet accident, qui est si croyable, qu'il nous peut arriuer, ou à quelqu'un de nos proches, nous nous en sentons extrêmement touchez. C'est pourquoy Aristote a dit dans sa Rhetorique que la commiseration estoit une douleur qui prouenoit de la veüe d'un mal corrompant & sensiblement dommageable à quelqu'un qui en estoit indigne, & que nous croyions pouuoir aussi nous mesmes souffrir ou bien quelqu'un des nostres, & le reste. Mais il semble necessaire de considerer icy un point de tres-grande importance en l'affaire que nous traictons. C'est la difference qu'il y a de la façon d'exciter les passions qui appartient à la Rhetorique, & celle dont à besoin la Poësie, particulièrement celle du Theatre, parce que la Rhetorique s'efforce le plus souuent de persuader quelque chose en faueur aussi d'une autre, ou d'une tierce personne qui n'est ny l'Orateur, ny simplement ceux qui escoutent; là où la Poësie, & principalement celle de Theatre, a pour premier but de profiter tousiours à ses Auditeurs; de sorte que toutes les fois que le Poëte composera son Poëme de telle façon, que par le moyen des mouuemens indirects & reflexis dont nous auons parlé, les spectateurs seront émeus à terreur & à compassion, il obtiendra entierement sa fin, puisque procurant par là nostre utilité

A V LECTEUR.

propre, il a tout ce qu'un bon Poëte doit auoir. C'est pourquoy encore que le suiet de la Tragedie, nommée la fleur d'Agathon, fust faux & reconnu pour tel, il ne laissoit pas pourtant de toucher; autrement il n'eust pas merité d'estre loué par Aristote: Et voilà que ie croy, la vraye raison de l'experience que nous faisons tous les iours en nous sentant émouuoir par tant de Comedies, Pastorales, Tragedies, & autres Poëmes, que nous n'ignorons pas auoir esté faits à plaisir, & qui neantmoins reueillent en nous de veritables passions ou de tristesse, ou de ioye, car nostre raisonnement doit s'appliquer à l'un & à l'autre: Et s'il n'estoit ainsi, ie me serois bien abusé moy-mesme, puisque outre le dessein que i'auois, faisant vne Tragi-Comedie du Soliman, c'est à dire, punissant le coupable & sauuant l'innocent, la perte duquel selon Aristote excite nostre indignation contre le Ciel mesme, qui est vne chose horrible, outre disie le dessein que i'auois d'instruire aucunement à la vertu, & de retirer du vice par l'espoir de la recompense & par l'apprehension de la peine, les deux grands Maistres de nostre vie; l'ay creu encore qu'apres qu'on se seroit senty offensé des malices de Rustan, & affligé des miseres de Mustapha, lors qu'on apprendroit la mort de l'un, & qu'on verroit le bon heur de l'autre, on en receuroit vne ioye d'autant plus pure (quoy que pour des sujets faux) que ce second mouuement nous estoit vne nouuelle preuue, que nous sommes gens de bien & veritablement amateurs de la iustice: Cette mesme consideration m'a fait adiouster aux autres felicitez de Mustapha la possession de Persine; qui ne pouuant pas estre sans le consentement & contre le gré d'un pere & d'un ennemy; on ne doit pas trouuer hors de propos ce me semble, que ie fasse suruenir l'Ambassadeur du Roy de Perse, puis qu'il

apporte la conclusion du mariage avec la fin de la guerre.

VOilà (Lecteur) nostre Tragi-Comedie examinée & def-
fendue; Que si ce discours t'a paru ennuyeux, considère, ie
te prie, que la matiere le demandoit, & que ie n'ay pas esté long,
mais que mon suiet estoit ample; I'ay pourtant obmis quel-
ques autres raisons que tu pourras voir dans les deux lettres
apologetiques que nostre Autheur adresse à Bruni, & dont
ie n'ay point fait de difficulté d'emprunter ce que i'ay trouué
de meilleur pour vne seconde deffense de son Soliman; car
puisque i'auois pris ses vers, il me deuoit bien estre permis de
me seruir de sa prose; Maintenant il resteroit qu'apres t'auoir
parlé de l'œconomie entiere de la piece, ie t'entretinssé de
l'embon-point & de la beauté du teint de chaque partie, c'est
à dire de la douceur & de la naïfueté des pensées & des paro-
les; Mais i'ay peur de les auoir tellement alterées, que tout ce
que i'auancerois à la loüange de Bonarelli ne retourneroit à ma
confusion; Et puis ie me suis desia tant de fois estendu en de
pareilles rencontres, que si ie ne repete les mesmes mots, au
moins me fera-t'il mal-aisé d'éuiter que ie ne redie les mes-
mes choses; Toutesfois parce qu'il n'est que trop croyable que
ce que i'en ay escript n'aura pas merité d'estre veu de toy, &
que d'ailleurs il importe de detromper quelques esprits qui ne
font cas que d'un stile enflé & corrompu, en faueur de celuy
de nostre Autheur, ie veux bien, quoy qu'à ma honte & im-
parfaitement, mais tousiours à propos de la Tragedie, exposer
encore icy mes sentimens sur cette matiere.

Je me suis cent fois estonné, Lecteur, de ce que dit Aristote
touchant l'effect de la Tragedie, que par l'horreur & par l'ef-
froy elle nous purgeoit de l'un & de l'autre, car il me sembloit
que sa principale fin estoit de nous en remplir; Neantmoins

A V LECTEUR.

considerant la chose de plus près, i'ay trouué qu'il auoit raison, puis qu'en effet la veüe d'un acte terrible & espouuantable, tel qu'on les represente d'ordinaire dans les Tragedies, en imprime dans nos cœurs vne si forte auersion, qu'elle est capable d'estouffer tout ce que nous pourrions iamais conceuoir de semblable: Aussi, dit-il, que la Tragedie est vne inuention de personnes graues; comme s'il vouloit nous faire entendre par là, qu'elle n'a esté instituée que pour seconder la Philosophie à nous retirer du vice, & pour nous monstrier au doigt ce que les meditations de l'autre nous enseigneroient peut-estre inutilement; De là vient qu'elle ne nous propose que de grands exemples, & le plus souuent de personnes meilleures que nous, afin de nous estonner dauantage par cette comparaison. De là vient aussi que tant d'excellens hommes n'ont point estimé indigne d'eux, de nous laisser de gros volumes touchant ses regles, & bien souuent sans dire vn seul mot de la Comedie; En consideration dequoy tu me permettras de remarquer, qu'encore que la Comedie soit appelée le miroir de la vie, neantmoins elle ne nous propose pas tant nos difformitez, pour les corriger, que pour nous en faire rire; au contraire cette vaine delectation qu'elle nous donne ne sert qu'à reueiller nos vices, de mesme que ces foibles medicamens qui émouuent plustost les mauuaises humeurs qu'ils ne les arrachent; Il n'en va pas ainsi de la Tragedie; elle n'a pas pour but le plaisir, mais le remede; ce n'est pas vn amusement inutile de la veüe, mais vne seuerre reformation de nos mœurs; elle attendrit nos cœurs & fait fondre nos yeux en larmes, & si elle nous monstre nos taches, elle nous fournit en mesme temps dequoy les lauer. Supposé donc que la Tragedie soit vn instrument serieux de la Philosophie, qui croira qu'il la faille manier

manier en se jouant? qui croira que ces grands hommes qu'elle nous fait voir, ne soient pas plustost introduits pour nous instruire qu'afin de nous chatouiller seulement les oreilles? Ces affecteries de langage sont comme le fard d'une femme debauchée, laissons-les à la Comedie; La Tragedie est belle & maicstueuse de foy; loin d'elle ces ornemens estrangers, & ces legeres subtilitez entierement ennemies du poids de ses evenemens. Qui ne sçait aussi que les personnages que la Tragedie nous represente estant tous occüpez en de grandes passions, ne se possèdent pas assez eux-mesmes pour discourir avec tant de gentilleesses? qui ne sçait que

La douleur qui s'exprime

Avec tant soit peu d'art, perd son nom legitime,

Deroge à sa naissance?

Et que non seulement la douleur, mais toute forte de mouvemens violens ne demandent point de paroles ambitieuses, mais veritables, n'en veulent point qui soient nées sur les lèvres, mais qui soient conceuës dans le cœur? Combien y a-t'il que ce iudicieux Precepteur de l'Eloquence Latine, nous a crié, que trop de diligence empiroit bien souvent nostre stile, que les meilleures pensées estoient celles qui nous venoient le plus aysément, qui estoient les moins tirées de loin, qui approchoient le plus de la simplicité, & qui sembloient sortir de la chose mesme? Que ces elocutions qui tesmoignoient trop de travail, & qui paroissoient composées avec artifice, n'avoient ny grace, ny vertu pour persuader, parce qu'elles portoient ombre au sens, & luy nuisoient de la mesme façon que des herbes trop fortes estouffent les bonnes semences; Que par vne certaine enuie de parler nous allions à l'entour de ce qui se pouvoit dire sans tant biaiser; que nous repetions ce

que nous auions desia suffisamment touché; que nous chargions de beaucoup de mots ce qu'un seul d'écouuroit, & qu'enfin nous faisions plus de cas de signifier, que d'exprimer beaucoup de choses? Par là tu vois comme la dignité des pensées doit estre preferée à l'elegance des paroles, afin qu'on s'arreste plus à ce qui se dit, qu'à la façon dont on le dit: Aussi est il bien iuste, que ce qui vaut mieux paroisse dauantage, & que l'éclat de la diction n'obscurcisse pas la lumiere des sentimens, puisque l'une n'a esté trouuée que pour seruir à l'autre.

Ce qu'il faut particulièrement obseruer dans les discours de Theatre qui passent viste, & qui, s'ils sont trop figurez, ne s'accommodent pas à l'intelligence de tous ceux qui escoutent. C'est pourquoy vn grand Maistre ordonne, que le stile du Poëte soit moins magnifique que celui de l'Orateur, & qu'il parle plustost en citoyen, que non pas en Historien; Et le mesme remarque que les Anciens choisirent le vers Iambique pour leurs Tragedies, parce qu'il tomboit sans y penser dans la bouche de ceux qui discouroient ensemble; & non pas l'hexametre, qui n'estoit pas si familier & qui s'éleuoit par trop; Et quant à moy ie croy qu'ils se feroient abstenus de toute sorte de vers, n'estoit qu'ils frappent plus agreablement l'oreille, & qu'ils seruent aucunement à soulager la memoire des Acteurs; Ioint que de prononcer de la prose au ton qu'il faut pour le Theatre, n'a pas si bonne grace, & ressent la personne furieuse, ou qui parle à des sourds; là ou le vers porte naturellement quant & soy ce renforcement & ce rehaussement de voix sans qu'on encoure pas vn de ces inconueniens. Ils estoient donc bien loin de meller dans leurs Tragedies de ces Poësies difficiles & couppees que nous appellons Stances, & qu'on a introduites pour faire des plaintes avec plus d'artifice: Surquoy

i'aduertiray en passant, que si l'on s'en veut seruir, au moins il faut qu'il paroisse que celuy qui les prononce ait eu le temps de les mediter; car toute grande passion pouuât rendre Poëte, & les Stances tenant lieu de Vers parmy les autres, qui sont côme de la prose en comparaïson, on les supportera beaucoup mieux de cette façon, que non pas si elles naissent à l'instant mesme, & de l'occasion qui se presente; mais tousiours doiuent elles estre extremement naïfues, sans qu'il soit besoin d'y rechercher ces subtilitez si fort estudiées, ny d'armer la fin de chaque dernier vers d'une pointe. En effect qu'elle apparence y a-t'il qu'un amant bien affligé trouuaist les pensées qu'on luy met d'ordinaire en la bouche, c'est à dire, qu'un miserable se jouaist ainsi de sa misere? Seroit-il possible que l'esprit restast encore si vif, quand le cœur se meurt? que l'un fust en paix quand l'autre est dans le trouble, & que l'abondâce des pleurs, ainsi qu'une forte pluie ne fust pas capable d'effacer ou de faire languir toutes ces belles fleurs de Rhetorique? Aussi ne les rencontreras tu pas dans nostre Autheur, & quand ie t'inuite à la lecture du Soliman, ce n'est pas à un lardin, mais à une Scene Tragique que ie t'inuite. Tu n'y trouueras point, pour ainsi parler, ces riches canaux de cristal & de marbre qui raualent le prix & l'éclat des eaux qu'ils reçoient, mais bien des pensées qui coulent d'une veine naturelle. Tu n'y verras point briller d'un costé & d'autre ces petites estincelles d'esprit qui donnent dans la veüe; mais tu y reconnoistras par tout une grande splendeur & lumiere de iugement; En un mot tu y feras comme en un iour clair & serain, illuminé d'un seul Soleil, mais qui vaut mieux que cent mille estoilles.

Car ie ne croy pas (Lecteur) auoir esté si malheureux que ma version ait fait perdre à Bonarelli tout son lustre; Je me suis

A V L E C T E U R.

approché le plus pres que i'ay pû de son stile & deses pensées, tant pour les raisons que ie viens de declarer, que parce que i'estime qu'il faut estre aussi religieux & fidele à rendre l'Auteur que nous traduisons, que les Peintres le sont à tirer les lineamens de nostre visage; Mais comme bien souuent ils font des portraits plus petits que le naturel, qui ne laissent pas toutesfois d'estre bons; aussi ie t'auouë franchement qu'encore que i'aye resserré beaucoup de choses en nostre Auteur, & que ie sois demeuré par tout au dessous de sa naïfueté, neantmoins i'ay tousiours imité sa façon, mesme quand ie me suis écarté de luy, & qu'en fin il s'en faut peu que ie ne te donne son entiere ressemblance: De sorte que si tu mesprises le Peintre & sa peinture, tu dois pour le moins faire cas du personnage qui t'est representé. Et de fait c'est tout ce que i'espere, que Bonarelli en l'estat mesme ou ie l'ay mis, retient encore de sa naissance assez de grace & de maiesté pour gagner ta bienveillance & ton respect, & pour luy & pour moy. Car pour ce qui est des couleurs & de l'estoffe dont ie l'ay reuestu, ie veux dire pour ce qui regarde les vers que ie luy ay prestez, i'ay desia donné tant de preuues de mon peu de suffisance en ce métier, que ce seroit vn miracle si i'y auois bien reüssy: Le feu qui fait le Poëte ressemble à ces herbes qui poussent d'elles mesmes & de la seule vigueur du terroir, il ne vient point d'ailleurs ny par experience, ny par habitude, il faut que la nature nous le donne; Mais cependant sa vertu est telle que s'il ne nous eschauffe, il nous esclaire, & que ceux mesmes qui n'ont point d'inclination ny d'ardeur à la Poësie, ne sçauroient s'empescher d'auoir quelque amour & quelque lumiere pour elle. C'est ce vin des Demons, comme l'appelle vn Pere, qui est tout plein de tentations, & qui contraint les plus sages de suiure quelque-

fois ses sermons; Et à ce propos, si ie ne craignois que cela ne fust pas assez serieux, ie te ferois part d'une pensée qui me vient de naistre sur le champ; c'est que ie m' imagine que non seulement les grands hommes, comme on a fort bien remarqué, mais ceux aussi qui ne sont que mediocres, peuvent estre suiets à de certains transports & desreglemens, sans lesquels on a dit qu'on heurtoit vainement à la porte des Muses, & dont on ne sçauroit pour l'ordinaire se bien guerir & remettre, que par l'exercice de la Poësie; de sorte que cet art seroit à nostre esprit ce que nous disions tantost que la Tragedie estoit à nostre ame, l'un & l'autre en chassant ce que nous y auons de vicieux. C'est pourquoy Aristote a dit d'un certain Marcus, citoyen de Syracuse, que son iugement s'égarant il deuenoit excellent Poëte, & qu'apres il estoit plus rassis, mais fort mauuais versificateur; C'est pour cette raison là mesme que Platon, Ciceron & mille autres excellens 'personnages n'ont peu se retenir de vacquer quelquefois à la Poësie; & c'est pour cela encore que Socrate le plus sage de tous les hommes, vn peu deuant que de mourir, afin de purifier son ame, & de la rendre digne de le compagnie des Dieux, dit qu'il se sentoit sollicité par son Genie de composer des Vers, à laquelle voix il obeït. *Faisant vn peu de Poësie D'un peu de fureur qu'il auoit.*

Suiuant cette doctrine, tout ainsi que ie ne me dois non plus fascher de n'estre pas bon Poëte, que de n'estre pas suiet à de fortes maladies; aussi me dois-tu pardonner, Lecteur, si ie retombe souuēt en cette faute de versifier, puisque tu vois qu'il n'est pas tousiours absolument en nostre pouuoir de nous en defendre; Il suffit que ie n'en fay pas profession, & que ie prends seulement quelques heures de passe-temps avec la Poësie, apres auoir rendu mes soins & mes assiduez à quelque plus

A V L E C T E V R.

digne maistresse: Car pour en parler sainement, la premiere n'a rien de quoy remplir nostre esprit, si elle ne l'emprunte d'ailleurs; de soy, elle n'est qu'une chose vuide, un son, une cadence; tout son travail est en l'air, j'ay pensé dire semblable à celui d'un danseur de corde, puis qu'en l'un & en l'autre il faut toujours prendre garde aux pieds. Ce discours n'est pas d'un homme qui se sente bien avec elle; Aussi fay-je plus de cas de cette connoissance de moy-mesme ou tant de personnes s'abusent, que de tous les lauriers du Parnasse; Et quand ie me suis diuertý à la Poësie, ce n'a pas esté dans la creance ny dans l'esperance mesme de faire de beaux vers; mon principal but a toujours esté de profiter dans l'imitation des choses que ie voyois, & de me former dans l'esprit une idée pareille à celle que ie m'essayois de rendre; Tu le peux reconnoistre à ce que ie ne me suis jamais proposé que les plus grands exemples, ou comme on est obligé de s'attacher davantage à l'original à cause de son excellence, aussi est-il plus difficile de bien reüssir dans le tour des vers qui demandent de marcher en pleine liberté. Mais y auoit-il aucune consideration de rithmes qui me peust exempter avec raison de suivre pas à pas un Aminte, la premiere & la plus acheuée des Pastorales qui ait esté composée d'une action entiere, & avec toutes les parties requises à une piece de Theatre? Deuois-je m'esloigner le moins du monde des pensées pompeuses d'une Pompe Funebre qui ne dement point la reputation de son Autheur, ce diuin Philosophe Cæsar Cremonin? Deuois-je changer celles d'un Torrismon, dont Casoni le meilleur esprit de son temps a dit, qu'il releuoit la langue Italienne à l'égal de la Grecque & de la Latine? Enfin ne deuois-je pas imiter le plus que ie pouuois un Soliman, dont j'espere pourtant qu'un plus habile que

moy, te fera mieux voir l'un de ces iours les merites. Au moins entre beaucoup d'autres avantages, aura-t'il celui-cy, qu'il ne s'écartera point du dessein de Bonarelli, & n'ira point chercher ailleurs vne conclusion nouvelle; Ce que i'ay creu pouvoir faire, tant pour la raison du bon exemple que i'ay desia dite, qu'à cause qu'il ma semblé qu'après la condamnation de Mustapha & de Persine au supplice, il ne restoit plus rien à souhaiter aux spectateurs qu'une Catastrophe & reuolution entiere de fortune. Autrement il m'estoit aisé de mettre après la reconnoissance de Mustapha, qui selon nostre Auteur fust arriuée trop tard pour le sauuer, le recit de la mort des deux Amants, avec les regrets & le desespoir de Roxolane & de Soliman sur la perte de leur fils innocent; deux endroits ou nostre Bonarelli triomphe; Mais i'ay mieux aymé faire comme i'ay fait, appuyé des raisons que ie t'ay exposées; & au peril mesme que la fin de mon Soliman après que tu l'aurois veüe ne te causast vn desplaisir pareil à celui que l'on ressent de la fausseté d'un ioyau que l'on croyoit vray, laisser l'autre conclusion à vne personne qui deuoit faire éclatter la piece dans toutes ses beautés en des vers & plus doux & plus agreables. Il est bien vray pourtant que ceux que ie te donne eussent aucunement esté plus accóplis, sans le malheur qui en a fait perdre l'exemplaire entre les mains de ceux qui l'auoient en garde; On m'a voulu persuader que celui dont ie viens de parler pouuoit bien l'auoir fait soustraire, & que i'auois dit de luy par vn esprit de prophetie, que la plume de l'Aigle deuoreroit la mienne; mais i'ay tousiours respondu à cela, qu'il n'estoit pas croyable que cet Aigle n'eust peu souffrir le petit éclat que mon Soliman a rendu, & qu'encore qu'il conuersast depuis quelque temps avec les Turcs, neantmoins il estoit trop bien

nay pour imiter leur damnable coustume de faire mourir
 leurs freres afin de regner tout seuls; Quoy que c'en soit ie de-
 sirerois que cet inconuenient qui ma fait halter l'impression
 de cette Tragi-Comedie seruist en quelque façon d'excuse à
 mes fautes, si ie n'auois desia renoncé à la gloire de faire de
 beaux vers, & principalement dans vne version & aux des-
 pens d'autrui, ou toute la louange qu'on puisse acquerir,
 quand on auroit le mieux reüssi du monde, c'est celle qui se
 donne aux Acteurs qui representent bien vne piece qu'un
 autre aura inuentée. Aussi, pour me flatter vn peu moy mes-
 me, quand ie voudray affecter le nom de Poëte, ie ne pense
 pas estre si pauvre que ie ne trouue eucore deuers moy quel-
 ques ouurages de ma façon, qui me pourront legitiment
 faire prendre part à cet honneur ou à cette fumée; Ce ne sont
 point des pieces de Theatre que i'entends par là; Je confesse
 franchement que i'ay vn trop petit fonds d'esprit pour four-
 nir vn si vaste champ; Et puis pour rendre ce témoignage à la
 verité, nous sommes en vn temps ou ce qui a tousiours deu
 faire peur à cause de l'eminence de l'art, doit espouuanter &
 sembler temeraire pour l'excellence de quelques vns qui s'en
 messent, dont les chef-d'œuvres donnent bien de l'enuie, mais
 desesperent de les pouuoir imiter; de sorte que ce qui reste
 maintenant de gloire à la plus-part des autres ouurages de ce
 genre, c'est seulement d'auoir veu le iour sous leur regne; Et
 c'est pour le respect qui leur est deu que ie dis à mon Soliman,
 que tout grand Seigneur qu'il soit, il ne se montre pas aupres
 d'eux, & moins encore aupres de ce dernier miracle, qui porte
 comme luy, mais à meilleur tiltre, le nom de Seigneur & de
 Tragi Comedie,

Sed longè sequere, et vestigia pronus adora.

AV LECTEUR.

Ce n'est donc point de ces longs & penibles ouvrages de Theatre que ie me vante, mais d'autres qui ne demandent point de si grands efforts d'esprit, & dont la petitesse ainsi que des moindres figures ne donne pas tant de lieu pour remarquer la foiblesse & les defauts de leur Autheur, comme sont les Sonnets, les Stances, & de semblables pieces Lyriques. Il y a desia long-temps que ie t'en eusse donné vne bonne partie, si tant que i'ay peu te faciliter la conuersation de plus honnestes gens que moy, ie n'auois tousiours beaucoup mieux aymé m'y employer; De cecy font foy les versions que i'ay citées, & quelques vnes encore d'une autre espece, qui sont parauanture plustost tombées entre tes mains, & que ie passe sous silence, de crainte que si ie publiois icy toutes mes fautes, tu ne creusses avec raison que i'aurois entrepris de faire vne confession generale; Mais maintenant que ie ne connois plus de suiets de Theatre qui meritent la peine de les traduire, ou que si i'en connois, ils ressemblent à ces arbres qui ne peuuent estre transplantez; ils reuiendroient fort mal à nostre langue: & que d'ailleurs il ne m'est pas permis de mettre au iour quelques versions en Prose, qui pour la grauité des matieres ne seroient pas sans doute de peu d'vtilité (quoy que d'aucuns estiment tout ce qui peut diuertir assez profitable); I'espere qu'aprestant de Tragedies & de Comedies qui ont cours maintenant, le mefflange ou l'essay Poëtique que ie te veux desormais preparer, aura dequoy contenter la curiosité des plus difficiles. Ie te declare neantmoins que ces vers estant les premiers, & peut-estre les seuls que tu verras de mon inuention, ie n'ay pas enuie de rien precipiter. Ie tiens d'un grand Maître que qui publie vne chose qu'on ne luy demande pas, sans aucune necessité, publie aussi la confiance qu'il a en son iuge-

A V L E C T E V R A

ment, & en la bonté de ce qu'il donne, laquelle chose si elle se trouue mauuaise, l'Auth eur ne sçau roit é uiter d'estre accusé de malice, ou d'impertinence, d'auoir voulu tromper autruy, ou de s'estre laissé tromper soy-mesme; de façon qu'il vaut mieux pour moy que i'accroisse vn peu ton attente par mon retardement, que si par vne vaine ambition ie me mettois au hazard de haster ma propre honte. Ie conclurray, Lecteur, ainsi que i'ay commencé, par vne autorité des Anciens, lesquels representoient vne tortuë aux pieds de l'image de Minerue, afin de nous apprendre, comme il est bien croyable, qu'en ce qui vient de nostre teste, nous ne pouuons iamais aller trop lentement, & que pour vne bonne production de l'esprit, aussi bien que pour vn heureux enfantement du corps, la retenuë & la maturité sont également necessaires. Adieu.

Fautes suruenues en l'impression.

Dans la Preface. Touche seulement à l'égal de nous mesmes, lisez, à l'égard.

Page 87. Quel est cruel Destin au iourd'huy ton enuie? lisez. Quelle.

Page 101. Que la Reyne a formé par ce fils innocent. lisez, pour ce fils

Page 105. Et seul à sa malice ayourny de matiere. lisez, l'ay seul, &c.

Priuilege du Roy.



O V I S par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez & feaux les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, Iuges, ou leurs Lieutenans, & à chacun d'eux en droit foy, Salut. Nostre cher & bien-ame, le sieur Dalibray, nous a fait remonstrer, qu'il desireroit faire imprimer & mettre en lumiere vne Tragi-Comedie, intitulée, *Le Soliman*, par luy composée: mais craignant que l'Impression ne luy soit dommageable si d'autres que luy s'ingeroient de le faire imprimer, il nous a requis nos Lettres sur ce necessaires. A ces causes, Nous auons permis, & octroyé, permettons & octroyons audit sieur Dalibray de faire imprimer ladite Tragi-Comedie, par tels Libraires que bon luy semblera & qui auront droit de luy, icelle vendre & exposer durant sept années, pendant lequel temps nous auons fait & faisons tres-expresses inhibitions & deffenses à tous autres Libraires & Imprimeurs de la faire Imprimer, vendre, ny debiter, sur peine de perte des exemplaires, & de cinq cens liures d'amende, despens, dommages & interests: Et afin qu'ils n'en pretendent cause d'ignorance, Nous voulons qu'en faisant mettre en fin des exemplaires autant des presentes, elles soient tenuës pour certifiées. A la charge toutesfois de mettre deux exemplaires de ladite Tragi-Comedie dans nostre Biblioteque des Cordeliers à Paris, & vn exemplaire d'icelle es mains de nostre amé & feal Cheualier Chancelier Garde des Seaux de France, le sieur Seguier Daustruy. Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le vingt-septiesme iour de Feurier, l'ande grace, mil six cens trente-sept. Et de nostre regne le vingt-septiesme. Par le Roy en son Conseil, P E T I T. Et seellé du grand seau de cire jaune.

ET ledit sieur Dalibray a cedé & transporté le present Priuilege à Toussaint Quinet Marchand Libraire, pour jouyr du contenu porté par iceluy, ainsi qu'il a esté accordé entre-eux.



LES ACTEURS.

SOLIMAN.	Roy de Thrace.
RVSTAN.	Gendre de Soliman.
ACMAT.	Conseiller.
OSMAN.	Gentil-homme de Rustan.
PERSINE.	Fille du Roy de Perse deguifée en garçon, amoureuse de Mustapha.
ALVANTE.	Pere Nourricier de Persine.
LA REYNE.	Femme de Soliman.
SELINE.	Confidente de la Reyne.
MVSTAPHA.	Fils de Soliman.
SOLDATS.	De la garde de Soliman.
ORMENE.	Pere Nourricier de Mustapha.
ADRASTE.	Lieutenant de Mustapha.
MESSAGER.	
DEVIN.	
GENTIL-HOMME DE SOLIMAN.	
L'AMBASSADEVR DE PERSE.	

La Scene est en Alep, ville de Syrie.



LE
SOLIMAN.
TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Scene premiere.

SOLIMAN. ACMAT. RVSTAN.

SOLIMAN.



*OR qui me figurois que iusques dans Bi-
zance,*

*Ils viendroient à mes pieds implorer ma
Clemence:*

*Me voicy dans Alep, & ces fiers ennemis
Ne se sont pas encore à mon pouuoir soubmis!*

A

Le Soliman,

O Dieu quelle fureur ! quel orgueil ! quelle audace !
 Les Perses résister au grand Seigneur de Trace !
 Ont-ils donc oublié que nos moindres efforts ,
 Ont mille fois couvert leurs campagnes de morts ?
 Veulent-ils derechef tenter une fortune
 Qui leur prepare à tous une cheute commune ?
 Car (asseurez-vous-en) nos bras victorieux
 Perdront de ces mutins l'Empire glorieux :
 Le Ciel qui dés-long-temps medite leur ruine ,
 A si belle entreprise aujourd'huy me destine.
 Obeyssons luy donc , & tous ayez pour moy
 Dans le cœur , le courage , & dans l'ame , la foy.

A C M A T.

Grand Roy , nous attendons la fin de cét ouvrage ,
 Moins du Ciel , ou du Sort , que de vostre courage :
 Et nous suiurons les pas de vostre Majesté ,
 Le cœur rempli d'ardeur & de fidelité.

R V S T A N.

Commandez seulement , & vous pourrez conneestre
 De quel zele Rustan est porté pour son Maistre :
 Au moindre signe d'œil , i'iray , Sire , pour vous
 M'exposer hardiment à la fureur des coups.

Trâgi-Comedie.

3

*Ab que n'est la iournée & l'heure de sia preste,
Où nous deuons auoir nos ennemis en teste!
Car alors ie mourray d'vn glorieux trespas,
Ou vous apporteray la teste de Tamas.*

ACMAT.

*Que sert de faire au Roy cét offre temeraire?
Le propre d'vn guerrier c'est d'agir & se taire.*

RVSTAN.

Qu'infères-tu de là?

SOLIMAN.

*Silence, taisez-vous.
Je connois le merite & la valeur de tous.
Mais allons, que du camp la place soit choisie,
Attendant que mon fils arriue d'Amasie.*

RVSTAN tout bas.

*Que puisse-t'il plustost estre priné du jour,
Seigneur, la Reyne attend que ie sois de retour,
Je la vay retreuenir si i'en obtiens licence.*

SOLIMAN.

Allez.

A ij



SCENE DEVXIESME.

SOLIMAN. OSMAN. ACMAT.

SOLIMAN.

IE vois Osman qui deuers moy s'avance,
 Il revient d'Amasie, & rapporte joyeux,
 Des nouvelles qu'on lit de sià dedans ses yeux.

OSMAN.

Inuincible Seigneur, Royle plus grand du monde,
 Qu'ainsi tousiours le Sort à vos souhaits responde:
 Ce fils de qui la gloire a l'univers ravy,
 Le braue Mustapha, de cent Princes suivy,
 Arrive dans Alep.

ACMAT.

O nouvelle agreable!

SOLIMAN.

Et qui remplit mon cœur d'une joye incroyable.
 A ce conte ses soins furent bien diligens!
 Comment a-t'il si tost ramassé tant de gens?

Osman estoit du
 party de
 Rustan, &
 louë Mu-
 stapha
 pour le ré-
 dre suspect
 à Soliman.

Tragi-Comedie.

5

OSMAN.

*Le seul bruit de son nom & de sa renommée,
Pourroit en moins de temps leuer toute une armée,
L'esclat de sa valeur sans exemple & sans pris
Est l'attrait & l'aymant des cœurs & des esprits.*

ACMAT.

*Que j'ayme ses vertus, & qu'on me parle d'elles;
Là se fonde l'espoir des Ministres fidelles!
Mais, Sire nous devons quant & quant avouer,
Que louer Mustapha c'est aussi vous louer:
Un ruisseau clair & net nous fait veoir en sa course,
Qu'il a tiré son eau d'une plus vive source.*

SOLIMAN.

*Retournons sur nos pas, afin de recevoir
Ce fils qui fait par tout éclatter mon pouvoir.*

ACMAT.

*Sire, continuez vostre premier voyage,
Et recevez au camp ce fils plein de courage;
Il l'a bien merité, l'honneur qui semble deu
Pousse à faire encor mieux alors qu'il est rendu.*

A iij

Puis vous sçavez, qu'il vient accompagné de Princes,
 Qui ne sont point sujets aux loix de vos provinces,
 Si bien que vous pouvez sans vous faire aucun tort,
 Les accueillir au camp, dès leur premier abord.
 Rien ne peut dans la guerre exciter le courage,
 Comme un Prince qui montre un gracieux visage,
 Et les moindres regards dont il flatte nos sens,
 Pour faire aimer la mort, ont des charmes puissans.

SOLIMAN.

Ce que tu dis, Acmat, ne souffre point de doute,
 C'est pourquoy poursuivons nostre premiere route.
 Toy, vas dire à Rustan qu'il s'en vienne apres moy
 Si tost qu'il aura sceu ces nouvelles de toy:
 Cours & fais promptement ce que ie te commande.

OSMAN.

Que ne fais-je aussi-bien ce que Rustan demande,
 Dont ie viens d'observer, comme j'ay tousiours fait,
 Les preceptes & l'art, peut-estre avec effet;
 Car quoy que le Roy feigne, on tient cette maxime,
 Qu'un vieux Roy, de son fils, hait la trop grãde estime.



SCENE TROISIEME.

PERSINE, ALVANTE.

PERSINE.

D'Où l'as-tu donc appris?

ALVANTE.

*C'est le bruit de la Cour,
Et puis que Solimann n'attend que son retour,
Pour venir fondre en Perse & nous faire la guerre,
Madame, treuvez bon de quitter cette terre.
Retournons vers Tamas luy faire tout sçavoir,
Afin qu'en diligence il y puisse pourvoir.*

PERSINE.

*Mais si, comme tu dis, dans peu le fils de Thrace,
Doit faire voir icy ses gens & leur audace,
Faut-il m'en retourner sans avoir aujourd'huy
Jugé de la valeur de ses gens & de luy?
Faisant une action si fort deraisonnable,
Je perds de mon dessein l'effet le plus loüable;*

*Et rends ma hardiesse & ce deguisement,
Au lieu d'estre loüez, dignes de chastiment.*

ALVANTE.

*Les soldats que le Prince amene en cette ville,
Si i'ay bien entendu, sont à peine dix mille :
Dans un nombre de gens petit comme le leur,
Que peut-on remarquer d'audace & de valeur ?
Mais ce qui me fait peur, c'est la puissante armée,
Et depuis si long-temps à vaincre accoustumée,
Que suivant vostre aduis, i'espiois ce matin,
Et qui va de la Perse acheuer le destin.
Partons donc tout à l'heure, afin que vostre Pere
Ait le temps d'auiser à ce qu'il faudra faire.*

PERSINE.

Aluante, attends encor.

ALVANTE.

*Ce seroit vous trahir :
En tout autre sujet ie suis prest d'obeir :
Quelle necessité vous oblige à cette heure
Avouloir faire icy de plus longue demeure ?
Ab ! retournons Persine, & si le Sort heureux*

Asuiuy

Tragi-Comedie.

9

*A suiuy in squ' icy vos desseins genereux.
Songez qu'il peut tourner ce visage agreable,
Et que son naturel c'est d'estre variable;
Car si l'on nous descouure, hé bon Dieu! quelle main
Vous pourra retirer de ce peuple inhumain.*

PERSINE.

Mais si ie pars , ie cours fortune de la vie.

ALVANTE.

*Hé par qui, hors d'icy, peut-elle estre rauie?
Dieu comme elle se trouble, ah! Madame parlez,
Et que ie sçache au vray ce que vous me celez.*

PERSINE.

*Oüy, la foy, qui depuis que m'esleua ta femme,
S'est fait voir à mes yeux si pure dans ton ame,
Abien, mon cher Alvante, aujourd'hu y merité,
Que tu sçaches de moy toute la verité;
Apprends que le sujet qui me tira d'Arsace,
Ne fut pas d'espier les desseins de la Trorce:
Mais qu'un beaucoup plus noble & plus fort mouuement
M'a fait venir icy sous cét habillement;
Un mouuement d'amour, que tu croiois de hayne.*

B

Le Soliman,

ALVANTE.

*Vn mouvement d'amour, est celuy qui vous meine!
Et pour qui?*

PERSINE.

Pour celuy qu'on attend aujourd'huy.

ALVANTE.

Vous avez de l'amour pour Mustapha?

PERSINE.

Pour luy.

ALVANTE.

*Helas! qu'ay-ie entendu, quelle est vostre penssee?
Et depuis quand vostre ame est elle ainsi blessée?*

PERSINE.

*Le Soleil a desja deux fois dedans les Cieux,
Rallumé le courroux du Lion furieux,
Depuis le iour fatal que l'amoureuse flame
Passa dedans mes yeux pour consommer mon ame.
De te dire à present d'où s'alluma ce feu,
Ou comment ie fus prise, il importe fort peu:*

Tragi-Comedie.

II

*Aluante sois content de sçauoir que ie l'ayme,
Et que s'il l'en faut croire, il me cherit de mesme.
Si bien que pour donner à ce cœur languoureux,
Le doux soulagement d'un regard amoureux,
Et sçachant en ce lieu son heureuse venue,
I'y vins avec toy seul, & sans estre connue;
C'est donc luy que j'attends, luy dont ie veux tirer,
Les effets de la foy qu'il m'a voulu iurer:
Car mon tourment s'accroist plus l'Hymen se differe,
Et plus l'Hymen retarde, & plus j'en desespere.
C'est Aluante en un mot ce que ie me promets,
Et voilà, tu connois mon secret de formais.*

ALVANTE.

*O fille sans esprit! pardonnez moy Madame
L'excez d'affection qui me transporte l'ame:
Par qui vous estes vous laissée ainsi charmer?
Quelle amour est-ce là? quelle façon d'aimer?
Pouuez vous voir ainsi vostre gloire fletrie
Et violer la foy deuë à vostre patrie?
Suinez vous deguisée, avec tant de fureur,
Un ennemy qui n'a pour vous que de l'horreur?
Sçauuez vous pas qu'ils ont en ce pais infame,
Le serment dans la bouche & le parjure en l'ame?*

B ij

*Ainsi tout glorieux de vous manquer de foy,
 Il ira triomphant de la fille d'un Roy!
 Pouvez vous donc souffrir cette infamie extremes,
 D'aller de vostre honneur luy faire offre vous mesme?
 Vous mesme à vostre honneur en vain & sans raison,
 Vous ferez sans rougir si lâche trahison?*

PERSINE.

*Que cela deormais, amy, ne te soucie,
 Je reconnois ton zele & ie t'en remercie:
 L'approuue tes raisons, i'approuue ta bonté,
 Mais ie ne sçaurois plus changer de volonté:
 L'Amour me le deffend, & me donne assurance,
 Que ce Prince mieux ne sera plein de constance:
 Car si des Cavaliers gardent si bien leur foy,
 Que doit faire celuy dont ils prennent la loy?*

ALVANTE.

*Je veux qu'il soit fidelle, & plein de courtoisie.
 Au iourd'huy que son pere avec toute l'Asie,
 Au milieu de la guerre est en sa Maieité,
 Et par tout l'Vniuers se void si redouté,
 Sans craindre le succez de son outrecuidance,
 Osera-t'il traiter d'une telle alliance?*

Tragi-Comedie.

13

*Non, ne le croyez pas : changez donc de dessein,
Et voyez mes raisons d'un iugement plus sain:
Car Madame, escoutez encore vne parole,
Si vous n'abandonnez cette entreprise fole,
Ou ne la reseruez à quelque temps meilleur,
Puisse-je estre trompé, ie vous prediz mal-heur.*

PERSINE.

*Toutes sortes de maux me seront agreables,
Et les tourmens d'Amour sont bien moins tolerables.*

ALVANTE.

On vient. Fuyons ; le Ciel releue ta vertu !

PERSINE.

Helas de trop d'ennuys mon cœur est abbatu.



SCENE QVATRIESME.

LA REINE. SÉLINE.

LA REINE.

Ignore en quel endroit mon pié douteux me guide,
Au trouble des pensers qui me rendent timide.

B. ij

SELINE.

*Ceux qui renferment mieux leurs penses au dedans,
Sont Madame, à la Cour tenus les plus prudens:
C'est pourquoy ie voudrois, qu'avecques plus d'adresse,
Vous retinsiez couuert le tourment qui vous presse,
Moderez vostre plainte, usez d'un doux accueil,
Enuers cét ennemy, bouffi de tant d'orgueil:
Enfin n'oubliez rien qui vous rende croiable,
Alors qu'aupres du Roy vous le rendrez coupable.*

LA REYNE.

*Hé comment recevoir avec un doux accueil,
Un qui mettra mon fils, & moy-mesme au cercueil?
Comment ayant le cœur en guerre, & dans l'orage,
Montreray-je la paix, & le calme au visage?*

SELINE.

*Mais vostre inimitié du moins se doit cacher,
Voiant que Soliman l'ayme & le tient si cher;
Feignez de luy porter une amitié semblable,
Vous en serez au Roy d'autant plus agreable,
Et par là vos discours auront plus de credit,
Plus on ayme quelqu'un, plus on croit ce qu'il dit.*

LA REYNE.

*Ha! Seline, vn temps fut que ie pouuois bien croire
Que le Roy m'esleuoit à ce degré de gloire :
Mais maintenant hélas! Et c'est là mon tourment,
Il n'est plus embrasé d'un feu si vehement.*

SELINE.

*Que dites-vous, Madame, Et quel nouuel indice
Tesmoigne qu'enuers vous son feu se refroidisse?*

LA REYNE.

*Celui-cy iustement qu'il m'en donne ce iour,
Ayant pour Mustapha tant d'estime Et d'amour ;
Car il m'apprend assez qu'au Sceptre il le destine,
De Selin, Et de moy, meditant la ruine.
Qu'en vain sur son amour ie fonday mon espoir,
Je commence, Et trop tard, à m'en appercevoir:
Son amour qui me fit, par vn dessein contraire,
Garder ce second fils aupres du Roy son Pere,
Au lieu de l'exposer, le sauuant de la mort,
Ainsi que ie fis l'autre, à la mercy du Sort.
Je creu que Soliman espris de cette flame,
Que Circasse estant morte, il eut pour moy dans l'ame,*

*Me lairroit de ses feux un tesmoignage entier,
En choisissant ce fils pour unique heritier.
Mais bien loin de regner, ie connois à cette heure,
Qu'il faudra qu'avec moy le miserable meure.*

SELINE.

*Oüy, si vous n'essaiez avec la mort d'autrui,
De destourner ce mal, & de vous & de luy.
Donc pour y parvenir, vsez d'art & de ruse,
Pour viure, & pour regner, tout se fait, tout s'excuse.*

LA REINE.

*Je te croiray, Seline, & veux dès aujour d'huy,
Commencer à le perdre, & me tirer d'ennuy.*

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, MVSTAPHA, ACMAT,
RVSTAN, OSMAN.

SOLIMAN.



*E va y prier les Cieux de nous estre propices:
Toy, vas à nostre camp deffous de bōs auspices,
Et deffus tes Soldats prens l'absolu pouuoir,
Qu'un General d'armée y doit tousiours auoir.*

*Si le moindre repos à ta valeur fait peine,
Dés la pointe du iour couure toute la plaine,
Commence de marcher contre les ennemis,
Et conduis les Soldats qu'à tes soins i'ay commis:
Je te suiuray de preZ avec une autre armée,
Et bien-tost leurs projets s'en iront en fumée.*

C

MVSTAPHA.

*Derechef ie rends grace à vostre Majesté
D'un honneur que ie sçay n'auoir point merité :
Le pouuoir qui me vient de cette main auguste
Ne souffrira iamais rien de lasche ou d'iniuste :
Mais deffous la faueur d'un Prince si guerrier,
J'espere ueoir fleurir la Palme & le Laurier :
Combatant pour un Roy rempli de tant de gloire
Me pourroit-on raurir l'honneur de la victoire ?
Pleust aux Cieux seulement que vostre Majesté
Commist toute la guerre à ma fidelité,
Et que se reseruant au bien de cét Empire,
Elle aimast le repos que son âge desire,
Et non pas toutes fois sans imiter le cœur,
Qui ne bouge & partout espanche sa vigueur.*

SOLIMAN.

*Tu m'asseures, mon fils, en tenant ce langage,
De ton affection, & de ton grand courage :
Mais ie ne puis vouloir que ce que i'ay voulu,
L'ordre qu'on doit tenir est desjà resolu,
Et ie ne trouue point d'entreprise honorable,
Qu'alors qu'un Roy present la rend plus venerable,*

*Et delà, les combats qui sont gagnez par nous,
Comme œuvres de nos mains, nous en semblēt plus doux.
Va donc trouver l'armée, & fay ce que i'ordonne:
Cependant que le Ciel de Lauriers t'environne!
Acmat, suivez-le au camp, & luy monstrez ses gens,
Et que pour le retour vos pas soient diligens.*

MVSTAPHA.

*Je prens congé, grand Prince, & cours avecque ioye,
Où le vouloir d'un Pere & le Destin m'envoie.*

SOLIMAN.

*Encore un coup, sois tu toujours victorieux!
Je vais exprés au Temple en coniurer les Cieux.*

RVSTAN.

Aille apres qui voudra: demeure, Osman, demeure.



SCENE DEVXIESME.

RVSTAN, OSMAN.

RVSTAN.

A *Vant que ie le souffre il faudra que ie meure,*
C ij

OSMAN.

Mon Maistre qu'avez-vous ?

RUSTAN.

*Ab! c'est trop r'animer**Le feu dont contre luy ie me sens enflamer.**Qu'en dis-tu, cher Osman? un nouveau venu prendre
Le premier rang d'honneur ou ie devois pretendre?**Quelle presumption & surquoy se fonder?**Quel merite si grand le peut recommander?**Nous partageons l'honneur d'une mesme famille,**Il est le fils du Roy, moy, l'espoux de sa fille:**Pourquoy donc s'usurper, & prendre insolemment**Vn pouuoir qui n'est deu qu'à Rustan seulement?**Mais non, n'en parlons plus, i'en auray la vangeance:*

OSMAN.

*Vostre colere est iuste, & grande son offence,**Et cecy peut encor aigrir vostre douleur,**Que vous avez vous-mesme ourdy vostre mal-heur:**D'avoir fait que chacun, comme i'ay fait moy-mesme,**Vantast à Soliman son merite supresme;**Sans doute ces discours, contre vostre dessein,**Ont ietté plus d'amour que d'enuie, en son sein.*

A

R V S T A N.

*Ainsi le plus souvent la Fortune me sprise,
De faire reüssir une sage entreprise:
Mais ie me sprise ray moy-mesme ses mepris.
Allons: que le conseil promptement en soit pris:
Toy, vas voir près du camp, comme tout s'y dispose,
Là considere bien iusqu'à la moindre chose,
Ce qu'on fait, ce qu'on dit, enfin rapporte moy
Quelque apparent sujet de soubçonner sa foy.
Vas, reuiens bien instruit; Mais i'apperçoys la Reyne.*



SCENE TROISIEME.

SELINE, LA REINE, R V S T A N.

SELINE.

M*Ais, Madame, c'est estre à foy-mesme, inhu-
maine:*

LA REINE.

*Tais-toy, voicy Rustan: ie te treuve à propos
Pour en parler ensemble, & me mettre en repos.*

C ij

RVSTAN.

*Madame, dans l'estat que nous voyons l'affaire,
 Bien plus que le discours l'effet est necessaire.
 Je m'en allois vers vous afin d'en conferer,
 Et resoudre sa mort; mais sans plus differer.*

LA REINE.

*Et c'est là iustement le point qui me tourmente;
 Car sa mort d'une part le salut nous presente,
 D'autre part la pitié m'attendrit tellement,
 Que ie ne sçaurois presque y penser seulement.*

RVSTAN.

*Dieu qu'est-ce que cecy? qu'ay-ie entendu Madame?
 Vn mouuement si foible ebranle une telle ame?
 Le son de quelques mots agreables & doux,
 Vous a fait relascher d'un si iuste courroux?
 Auez-vous oublié que s'il ne perd la vie,
 La vie & la couronne à vous mesme est rauie?*

SELINE.

Ab Madame! plu stost qu'il meure mille fois.

LA REINE.

Je voy bien ce danger, & ie vous le disois,

*Que s'il viuoit, la mort nous estoit assurée:
Mais soit pour quelque temps sa perte differée.*

RVSTAN.

*Pour quelque temps, Madame? Ah! seulement ie crains
Que de si à nos efforts ne soient foibles & vains:
Helas que pouuoit-il nous arriuer de pire?
Et que luy reste-t'il pour obtenir l' Empire,
Et nous faire mourir d'une cruelle mort,
Chef d'une telle armée, & se voyant si fort?*

LA REINE.

Las que me dites vous? Chef! & de quelle armée?

RVSTAN.

Quoy vous n'en estes pas encor mieux informée?

LA REINE.

Ie n'en ay rien appris.

RVSTAN.

*Vous ne sçavez donc pas
Qu'il a sous son pouuoir presque tous nos Soldats?*

LA REINE.

Est-il donc vray!

RVSTAN.

*Que trop: jugez donc à cette heure
 S'il est bon qu'imparfait nostre dessein demeure;
 Un Sceptre rarement s'arrache aux mains d'autrui,
 Quand la force & le fer luy sert de ferme appuy.*

LA REINE.

*Donc tant de façons, ô Destin plein d'envie,
 M'ostes-tu les moyens de me sauver la vie?
 Comment n'a peu le Roy prevoir un si grand mal?
 Mais tires-nous Rustan, de ce danger fatal.*

RVSTAN.

*En ces occasions la meilleure deffense,
 C'est qu'il faut par esprit rompre la violence.*

LA REINE.

*Je veux à ce sujet seulement dire au Roy
 Les soupçons qui pour luy me donnent de l'effroy;
 Affin que subuenant à sa propre disgrâce,
 Il nous deliure aussi du mal qui nous menace.*

RVSTAN.

C'est le meilleur moyen que nous puissions tenir.

LA

LA REINE.

Allons donc le treuver : mais le voicy venir.



SCENE QVATRIESME.

LA REINE, SOLDATS, SELINE,
SOLIMAN, RVSTAN.

LA REINE.

Soldats, où va le Prince ?

SOLDATS.

Au Palais, grande Reyne.

LA REINE.

Arrestez-vous icy. Dieu quel soucy le gesne !

SELINE.

*Madame, ayez bon cœur, tout vous vient à souhait :
Ce trouble obscurcira la verité du fait.*

LA REINE.

*Seigneur, que le Destin tousiours plus fauorable
Vous comble d'un bon-heur qui soit incomparable.*

D

Il le peut, s'il le veut: Mais qui vous meine icy?

LA REINE.

*Vous connoissez, Seigneur, mon amoureux soucy,
Et que ie ne v'ypas si ie ne vous contemple:
Si bien que pour vous voir ie m'en allois au Temple:
Avec dessein aussi que nos vœux innocens
Estant unis ensemble, en fussent plus puissans:
Mais, Seigneur, de quel mal avez vous l'ame atteinte?
Quelles sont vos douleurs, vos soins, ou vostre crainte?*

SOLIMAN.

*Madame, ie sçay bien que vostre affection
A droit de s'enquerir de mon affliction;
Mais il est mal-aysé qu'un autre puisse entendre
Ce que ie ne puis pas moy-mesme bien comprendre.
Je suis triste, ie crains, & ie ne sçay pourquoy,
Ny quel trouble importun s'est emparé de moy.*

SELINE.

Prenez le temps, Madame.

LA REINE.

Hé que dites-vous, Sire!

SOLIMAN.

Ce qui n'est que trop vray.

RUSTAN.

*Quand le Ciel veut predire
Quelque estrange mal-heur, il se sert quelque fois
Du langage secret de ces muettes voix.*

SOLIMAN.

*Quoy qu'il puisse arriuer, Rustan, un tel presage
Peut troubler, mais non pas abbatre mon courage.*

LA REINE.

*Mais l'homme sage doit toute chose tenter
Pour connoistre son mal, afin de l'euitier:
Qui craint que dedans peu son naufrage n'arriue,
Arecours promptement à la prochaine riu.
Qui sçait si l'Empereur successeur des Latins,
Las d'esprouuer tousiours de contraires destins,
N'auroit point espié le temps de vostre absence,
Pour entrer aujour d'hy le plus fort dans Bisance?
Si l'air de ce climat ou de cette Cité,
Ne pourroit pas en fin nuire à vostre santé?*

Dij

*Ou bien si combattant avecques trop d'audace,
Quelque danger hélas! de mort ne vous menace?
Si bien que retournant en Thrace seulement,
Ce presage seroit sans nul événement.*

SOLIMAN.

*Il faut bien que d'ailleurs vienne quelque infortune,
Je ne suis pas troublé d'une crainte commune:
La Thrace est trop puissante, & i'ay le cœur trop fort,
Pour craindre, elle à present l'ennemy, moy la mort.*

LA REINE.

*Sire, c'est bien conclurre, & i'apperçoy moy-mesme
Vne autre occasion de ce peril extremesme.
Hélas! seroit-il vray!*

SOLIMAN.

Poursuivez hardiment.

LA REINE.

Peut-estre crains-je à tort, quoy qu'avec fondement.

RVSTAN.

Al'heure qu'il s'agit du salut d'un Monarque,

Tragi-Comedie.

29

On craint avec raison dessus la moindre marque.

SOLIMAN.

Madame, parlez donc :

LA REINE.

*Je crains qu'un scelerat
N'ait tramé dessus vous quelque noir attentat,
Et par vostre trespas n'occupe cét Empire,
Ou son ambition depuis long-temps aspire.*

SOLIMAN.

Qui seroit si hardy ?

LA REINE.

*Qui se sent le plus fort :
Celuy dont vous deuriéz attendre moins ce tort ;
L'injuste Mustapha.*

SOLIMAN.

Mustapha ?

LA REINE.

*C'est luy-mesme.
Pourquoy vous troubler tant, & devenir plus blesme !*

D iii

Je n'en assure pas, i'en doute seulement :

Mais certes cette peur me trouble extrêmement.

RVSTAN.

*Peut-estre cette peur n'est que trop raisonnable,
Sire, i'en conceuois une toute semblable.*

SOLIMAN.

*Qui de luy, iustement ces soupçons peut auoir?
Et comment me peut-on les faire conceuoir?*

LA REINE.

*Sire, voyez-vous pas cette valeur guerriere,
Combien elle luy rend l'ame hardie & fiere,
Et tant d'autres vertus veritables ou non,
Qui donnent dans la veüe, & font bruire son nom?
Ouy, vous les voyez bien, & voyez trop peut-estre,
Puis que mesme il vous plaist si bien les reconneistre,
Et que vous les aymez par un aueugle erreur,
Au lieu que vous deuriez les auoir en horreur:
Considerez de plus cette humeur liberale,
Et cette courtoisie à tout le monde esgale:
Ne croit-il pas par là meriter d'estre Roy?
N'est-ce pas par cet art qu'on tire un peuple à foy?*

*Si bien qu'il est certain que ses desseins sinistres
 Ne manqueront iamais de damnables ministres:
 Et puis vous sçavez bien que le peuple souvent
 Aveugle a plus d'amour pour le Soleil levant.
 Mais de plus qui pourroit nous donner assurance
 Qu'il n'ait avec Tamas eu quelque intelligence,
 Quand sous un faux pretexte errant comme inconnu,
 Il fut chez les Persans en prison retenu?
 Ce fut peut-estre alors qu'il trama vostre perte,
 Et qu'au Prince ennemy son ame fut ouverte:
 Peut-estre il luy promit un bon-heur eternal,
 S'il vouloit seconder son dessein criminel:
 Et tant de messagers, & de courses diuerses,
 Dont il feint d'espier l'intention des Perses,
 Pour moyie les soupçonne, & crois avec raison
 Qu'ils sont les instruments de cette trahison:
 Et si iusques icy l'issuë en fut remise
 Les forces luy manquant à si haute entreprise:
 Deormais qu'il se void la puissance en la main;
 Il l'excutera du iour au lendemain.*

SOLIMAN.

*Tant s'en faut, ce pouuoir est vntres-seur remede,
 On ne desire plus le bien que l'on possede.*

*Mais, Seigneur, vous sçavez ce que c'est du pouvoir,
Que tant plus on en a, plus on en veut avoir.*

RVSTAN.

*Certes, Sire, voila de grands subjects de crainte:
Mais repensez encore à cette bonté feinte,
Qui luy faisoit tantost rechercher ardemment,
D'avoir tous vos soldats sous son commandement:
Que pretendoit-il faire avecques deux armées,
S'il n'en tenoit la Thrace & Bisance opprimées?*

LA REINE.

*A-t'il donc tesmoigné tant de temerité?
Ah! que doutons nous plus de cette verité?
Seigneur, qui vous retient? hélas! sans le connaître,
Vous vous précipitez aux lacs que tend un traistre:
Si vous ne nous croyez, croyez-en pour le moins
Ces voix de vostre cœur, muets, mais vrais tesmoins.*

SOLIMAN.

*Ne vous tourmentez point: j'y penseray, Madame,
Et vos sages avis prendront place en mon ame.*

Re-

Retournons là dedans. O celeste bonté!

LA REINE.

*Allons, mais qu'il souviennne à vostre Majesté
Qu'on ne scauroit trop tost prevoir à son dommage.*

SOLIMAN.

C'est assez dit, Allons.

RVSTAN tout bas à la Reyne.

Prenons, prenons courage.



SCENE CINQVIESME.

PERSINE. ALVANTE.

PERSINE.

A *Luante est donc en fin émeu par mes discours
Et prend compassion de mes tristes amours.*

ALVANTE tout bas ces deux vers seulement.

*Pour guerir un amant de sa melancolie,
Il faut faire semblant d'approuver sa folie.*

E.

Ouy, ie me sens vaincu; Qui pourroit resister
A ce Dieu si puissant, & qui sçait tout donter ?
Suiuez donc seulement l'histoire commencée,
Et puis sur ce sujet i'ouuriray ma pensée.

PERSINE.

Ainsi tousiours le Ciel te soit propice & doux!
Suiuant donc cette audace ordinaire entre nous,
Ie m'habille en Guerrier, & contre la Scythie,
Conduis de nos Soldats la meilleure partie,
Et cependant qu'un iour i'allois à petit bruit,
Cherchant un lieu commode ou nous camper la nuit:
Voila, nous descouurons, dans un bois assez sombre,
Vn Guerrier qui marchoit à la faueur de l'ombre;
Et qui s'auance en fin ou le champ plus ouuert,
De l'ombrage du bois n'estoit pas si couuert.
Là de nous il fut joint, & quoy que l'apparence
Ne nous fist remarquer aucune difference,
Qu'il fust armé de mesme & parla st comme nous,
Pour ennemy pourtant il fut iugé de tous:
I'ordonne qu'on l'arreste, on court à l'instant mesme,
Luy ne s'estonne point dans ce peril extresme,
Mais l'espée à la main, il se vient presentant,
Et fait teste à tous ceux qui le vont combattant;

Il frappe, tuë, abbat, & donne trop à croire
 Que le nombre tout seul empeschoit sa victoire;
 Il resiste pourtant, & d'un accent plus fier,
 De ces mots menaçans les ose défier:
 Oüy, poltrons ie mourray puis que le Ciel l'ordonne;
 Mais je vous vendray cher mon sang & ma personne:
 Son courage, son sort, ces mots, cette action,
 Firent naistre en mon cœur de la compassion:
 Le cours où le combat plus violent se montre,
 Et iustement i' arrive (agreable rencontre)
 Lors que de mille coups son armet entr'ouvert,
 Se lasche & laisse voir sa face à descouvert:
 Tel qu'apres maint éclair & le bruit du tonnerre,
 Le Soleil apparoit plus riant à la Terre,
 Tel brilla ce visage en cét heureux moment;
 Mille rayons de feu luy seruoient d'ornement,
 Et son œillade estoit de tant d'attraiçts pourueüe,
 Que tout au mesme instant il m'esbloüit la veüe,
 Et me remplit le sein d'une telle amitié,
 Qu'außi-tost elle change en amour ma pitié.
 Ainsi pour le tirer de ce peril extresme,
 Je luy fais contre tous un bouclier de moy-mesme;
 Et crie à mes soldats, d'un accent de courroux,
 Qu'ils appaisent leur rage & retiennent leurs coups;

Puis retournant mes yeux dessus son beau visage,
D'un ton plus gracieux ie luy tiens ce langage:
Veuillez, brave guerrier nous ceder de formais,
Receuez de nos mains & la vie & la paix,
Et si de nous ceder vous avez quelque honte,
Cédez du moins au sort, c'est luy qui vous surmonte:
Si vous ne desdaignez la fille d'un grand Roy,
Soyez son serviteur & vous rendez à moy,
Amoy qui suis Persine: à ceste voix dernière
Ie leue mon armet, ie hausse ma visiere;
Il me contemple, il tremble, une morne pâleur
Luy dérobe, & luy rend sa vermeille couleur;
Et toutes deux cent fois partagent son visage;
Puis soupirant au Ciel, il luy tient ce langage;
O Dieu! que puis-je plus! i' apperçoy mon vainqueur!
Oüy, Madame, ie rends & l'espée & le cœur,
Tous deux ils sont à vous; là rompant sa harangue,
Il commit à ses yeux l'office de sa langue,
Ses yeux où ie lisois avec contentement
Les secrets qu'il n'osoit me dire ouvertement.
Voila quand & comment mon amour prit naissance,
Or entends maintenant comme elle prit croissance;
Et puis tu iugeras par quel heureux chemin
Elle doit de formais paruenir à sa fin.

ALVANTE.

*Qu'une amour née en guerre & parmy les alarmes,
N'attende que la mort, & des sujets de larmes.*

PERSINE.

*Pourquoy vas-tu troublant de presages de mort
Le fortuné succez que i'espere du sort?*

ALVANTE.

*J'apprehende pour vous, parce que ie vous ayme,
Et ne vous nuirois pas, non pas du penser mesme.*

PERSINE.

*Escoute donc comment s'avança mon amour:
Estant avecque luy vers mon camp de retour.
Je le presse instamment de me faire connoistre
Son nom, & ce qu'en fin le Ciel l'auoit fait naistre,
Luy iurant de garder, quel que fust son secret,
L'inuiolable foy d'un silence discret;
Et de plus luy donner, si c'estoit son enuie,
Entiere liberté, non seulement la vie:
Lors il me declara qu'aux Scythes inconnu,
Iusqu'où nous l'auions pris, seul il estoit venu;*

E ij

*Qu'il pretendoit de là, voir le pays des Perses,
Pour conneestre des lieux les aſſiettes diuerſes;
Qu'encor qu'il pratiquaſt ce dangereux métier,
De la Thrace pourtant il eſtoit l'heritier:
Ioyeuſe de ſçauoir vne telle merueille,
Ie preſte à ſes diſcours vne attentive oreille,
Rien ne m'aſſeurant mieux qu'il n'eſtoit pas menteur,
Que faiſoit mon deſir, amoureux & flatteur:
Après ces mots ſ'accroïſt le feu qui me tourmente,
Car l'amour entr'égaux facilement ſ'augmente;
Et lors ie reconnois, quoy qu'il n'en diſe rien,
Que ſon braſier n'eſt pas moins ardent que le mien:
Comme d'une autre part, encor que ie me taiſe,
Il reconnoiſt auſſi mon amoureuſe braiſe:
Car des cœurs enflammez d'un mutuel deſir,
S'expliquent d'une œillade & du moindre ſoupir.
Nous fuſmes quelque temps dans cette violence;
Mais il fut le premier qui rompit le ſilence,
Et qui me deſcouurit ſa flamme en peu de mots,
Mais mots entrecoupez de pleurs & de ſanglots:
Croyant qu'un iour après le decez des deux Princes,
Cela pourroit cauſer la paix dans nos prouinces,
D'un eſprit balancé de honte & de plaiſir,
Ie l'eſcoute, me taiſ, approuue ſon deſir,*

Et lors entre nous deux fut la foy d'hymenee,
 Le Ciel pris à tesmoin, secrettement donnée:
 Cependant le Tartare en Perse descendit,
 Tu sçais comme le Sort à ses vœux respondit;
 Si bien que dans un fort tristement retirée,
 De mon aymable espoux ie me vis separée,
 Qui depuis me manda par un moyen secret,
 Qu'il estoit retourné dans la Thrace à regret,
 En attendant le temps & l'heureuse iournee
 Que nous verrions l'effet de cette foy donnee,
 Dont voilà, cher Aluante, & la cause, & la fin:
 Ce qui m'ameine icy tu l'as sceu ce matin.
 Donc puis que incessamment un peuple l'environne,
 Et que ie ne sçaurois luy parler en personne:
 Si tu ressens pour moy quelque peu d'amitié,
 Si, comme tu disois, mon feute fait pitié,
 Declare maintenant ce qu'il faut que ie fasse.

ALVANTE.

Vous pourriez esmouuoir un naturel de glace:
 Oüy, ie vous veux ayder, & par cette action
 Vous tesmoigner l'ardeur de mon affection:
 Quel soin plus glorieux me pouviez vous commettre!
 Ie vay porter au Prince & la fueille & la lettre:

*Au cas que sans roder icy tout alentour,
Vous irez au logis attendre mon retour.*

PERSINE.

*O mon amy fidelle, ô pere secourable,
Qu'à tes vœux, derechef le Ciel soit favorable!
Tiens, avecque la lettre ou dans peu de discours,
Je reclame son ayde à mes longues amours,
Ce papier blanc signé que ie pris à mon Pere:
Qu'il reçoive dans luy la Perse de doüaire,
Car il le peut remplir de ce qu'il luy plaira,
Et deffous ce cachet tout le monde plira.*

ALVANTE.

Allez, & ie feray tout ce qu'il faudra faire.

PERSINE.

Je m'en vay, daigne Amour conduire cette affaire.

SCENE



SCENE SIXIESME.

ALVANTE, OSMAN.

ALVANTE.

Doncques est-il possible! ô Dieu quelle fureur!
Puis-je estre encore en vie à cet objet d'horreur!

OSMAN sans estre apperceu.

Comme tousiours le fort destruit ce que ie tente!

Mais quel nouveau visage à mes yeux se presente!

ALVANTE.

Mustapha, nostre Roy!

*S'il espousoit perfine, mais
Osman le prend à la lettre.*

OSMAN.

C'est quelqu'un de ses gens,

Et sans doute quelqu'un de ses nouveaux agents.

Escoutons-le.

ALVANTE.

Et pour luy trahir ainsi son pere!

Son pere! & son Royaume!

OSMAN.

O fortune prospere!

F

ALVANTE.

*Me croire l'instrument de sa lâche fureur!
 Comment pût son esprit tomber dans cette erreur!
 Moy porter ces papiers ou ta honte est enclose!
 Ne permette le Ciel que ie me le propose.
 Voila comme i' auois dessein de les porter,
 Lors que ie te promis de les luy presenter.*

Il les
 deschire.

OSMAN.

*Comme il est disparu ! la colere l'emporte !
 Encor si ces papiers deschirez de la sorte,
 Par quelques mots entiers me rendoient éclaircy,
 De ce dont en fuyant il me laisse en soucy;
 Mais qu'est-ce que ie voy ! Dieu l'heureuse auanture !
 C'est du Prince ennemy la propre signature !
 C'est son propre cachet ! qu'il nous vient à souhait !
 Je m'en vais à Rustan exposer tout le fait :
 Il est bien si rusé qu'en ce peu de matiere,
 Il treuuera subiect d'une ruine entiere.*

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PERSINE. ALVANTE.

PERSINE.



*E Traistre a donc commis cette infidelité!
Alvante que dis-tu ?*

ALVANTE.

Je dis la verité.

PERSINE.

O trois & quatre fois Persine infortunée!

ALVANTE.

D'autant plus qu'oubliant la promesse donnée,

F ij

*L'impatiente ardeur de vostre ieune amour
 Vous a fait si soudain preuenir mon retour,
 Pour apprendre plutost ceste triste nouvelle.*

PERSINE.

*Je n'ay donc plus de part à ce cœur infidelle!
 Je suis doncques trahie, & mon chaste desir
 N'obtiendra pour tout fruit qu'un honteux desplaisir?
 En vain ie prends les noms & d'Espouse & d'Amante,
 Puis qu'on fait un peché de ma flame innocente:
 Mais qu'est-ce que tu dis à ce cœur inhumain?*

ALVANTE.

*Quand ie vis ces papiers déchirez de sa main,
 Ah! grand Prince, luy dis-je, est-ce donc de la sorte,
 Que vous reconnoissez une amitié si forte?
 N'estimez vous donc rien qu'elle ait quitté pour vous,
 Tout ce qu'en son païs elle auoit de plus doux?
 Que sans aucune suite, & comme une inconnüe,
 Elle soit pour vous voir en ce lieu cy venue?
 Qu'elle ait esté rebelle à son pere, à son Roy,
 Plustost que de souffrir de vous manquer de foy?
 Comment eut elle mieux contenté vostre enuie,
 Qu'en vous liurant son cœur, son Royaume, & sa vie?*

*Seigneur, par vostre honneur, & par cette clarté,
Que vous n'ignorez pas tenir de sa bonté,
Daignez prester secours à cette infortunée,
Et donnez luy la vie, elle vous l'a donnée;
Aimez donc qui vous aime, & luy gardez la foy.*

PERSINE.

*Ce discours, sage Aluante, estoit digne de toy:
Mais que dit-il?*

ALVANTE.

*D'un cris de mespris, & de rage,
(Car ces mots vivement piquerent son courage)
M'oses-tu bien, dit-il, faire ressouvenir
D'une foy que i jamais ie n'ay voulu tenir?*

PERSINE.

O Ciel!

ALVANTE.

*Et puis, dit-il, par un pouuoir magique,
Et par cette science en Perse si publique,
Elle m'auoit alors empoisonné le cœur,
Qui depuis grace au Ciel a repris sa vigueur.*

Et si de son honneur faisant si peu de conte,
 Elle foule à ses pieds toute sorte de honte:
 Je ne suis pas d'advis de suivre ceste loy,
 Et ce seroit mal fait qu'un Prince comme moy,
 Prist en affection, & moins en hymenée,
 Vne fille dont l'ame est si desordonnée:
 Partez, doncques tous deux dans une heure d'icy,
 Ou n'attendez de moy ny grace, ny mercy;
 Son visage à ces mots paroissant tout de flame,
 Meietta l'espouvante & l'horreur dedans l'ame,
 Et mal langue & mon cœur restèrent si confus,
 Qu'au si-tost ie m'enfuy sans luy repliquer plus.

PERSINE.

O Ciel! injuste Ciel! que fais-tu de ta foudre!
 Laisse-tu les meschants sans les reduire en poudre!

ALVANTE.

Quoy qu'elle ait à souffrir de ce contrepoison,
 Il n'importe, pourveu qu'il soit sa guerison.
 Madame, il n'est plus temps de formais de se plaindre,
 Craignons pour nostre vie:

PERSINE.

Hé! que puis-je plus craindre,

*Si sans chercher ailleurs ce dernier confort,
Je suis presté moy-mesme à me donner la mort?*

ALVANTE.

*L'excez de la douleur vous trouble & vous surmonte,
Vostre mort ne feroit qu'augmenter vostre honte.*

PERSINE.

Mais elle amoindriroit un si fascheux tourment.

ALVANTE.

Vn invincible cœur endure constamment.

PERSINE.

Viuray-je donc apres une si grande offense?

ALVANTE.

*Oüy, car c'est le moyen d'en tirer la vengeance:
Quittons donc ce pays, & si cét inhumain
Montre auoir maintenant vostre amour à desdain,
Qu'il vous trouue au retour sa mortelle ennemie,
Et dans son propre sang laue son infamie:
Allons, pour reuenir avec tant de soldats,
Que nous mettions sa teste & son orgueil à bas.*

PERSINE.

*Allons, c'est la raison que l'amoureuse flame
Cede aux feux que la haine attise dans mon ame.
Va donc pour donner ordre à nostre partement,*

ALVANTE.

I'y cours, ô d'un tel tour l'heureux euenement!

PERSINE.

*Mais quel est mon dessein, & quelle est ma pensée!
Moy-mesme plus qu'aucun ie me suis offensée:
Donc pour punir celuy qui m'a fait plus de tort,
C'est à moy seulement qu'il faut donner la mort.
Sus donc cœur imprudent, sus donc ame coupable,
Songeons à nous donner un trespas honorable:
Mais que ce soit aux yeux de ce traistre & brutal,
Que ie voye en mourant l'objet qui m'est fatal,
Afin qu'au triste aspect d'une fin si cruelle,
De son crime, il conçoive une horreur eternelle.*

SCENE



SCENE DEVXIESME.

SOLIMAN, ACMAT.

SOLIMAN.

VOylà ce que ie crains, & pour me soulager,
 Le luy viens d'enuoyer en haste un messenger,
 Qui le r'appelle en Cour, afin que i'examine
 Avec plus de loisir, ses discours & sa mine.

ACMAT.

Sire, ie suis surpris d'un telestonnement,
 Qu'à peine puis-je icy dire un mot seulement:
 Si vous auiez peu voir avec quelle franchise,
 Il a receu l'armée à sa charge commise,
 Je suis bien asseuré que vostre Majesté
 Penseroit autrement de sa fidelité.

SOLIMAN.

Pour mieux executer sa trahison mortelle,
 Nostre ennemy souuent prend le nom de fidelle.

ACMAT.

Mais qu'il est encor vray qu'il n'est point de poison,
 Qui plus mortellement blesse nostre raison,

G

Comme de croire trop à ces soubçons iniques
Qui sont suivis enfin de mille actes tragiques:
Partant puis que ce poinct vous est encor permis;
Sire, foulez aux pieds ces soubçons ennemis.
Quoy doncques les vertus d'un Prince magnanime,
Ne causeront en vous que la crainte d'un crime?
Vne miniere d'or produit-elle du fer?
Et trouue-t'on au Ciel les horreurs de l'Enfer?
Que si tant de valeur vous trouble & vous estonne,
Non que vous craigniez rien de sa propre personne,
Mais que de vos sujets estant trop bien voulu
Ils luy donnent sur eux un pouuoir absolu;
Sçachez qu'il n'est chery d'une amitié si forte
Qu'à cause seulement de l'amour qu'on vous porte;
Hé par qui des mortels ne seroient estimez
Ceux qui viennent de vous, & que vous-mesme aymez?
Doncques si c'est pour vous qu'on l'honore & l'estime,
Qui pour luy, contre vous, voudroit cōmettre un crime?
Et quoy sera-t'il dit que vostre Majesté
Ayt oublié si tost nostre fidelité?

SOLIMAN.

Soit la foy de mon peuple inuiolable & sainte:
Il me reste d'ailleurs de grands sujets de crainte,

Tragi-Comedie.

51

*Ce fils dénaturé joint avec les Persans
Pour me perdre a-t'il pas des moyens trop puissans?*

ACMAT.

*Le Prince vostre fils a l'ame trop prudente
Pour s'embarquer sans voir la fin de ce qu'il tente:
Hé comment combattroit l'ennemy pour autruy,
Luy qui ne peut garder son Royaume pour luy?
Mais qui iusques icy de ces intelligences
A peu donner encor les moindres apparences?
Il est vray qu'il a veu les pays ennemis,
Mais, Sire, vous auiez ce voyage permis;
Vous sceustes ce qu'il fit durant tout son voyage,
Et si quelque entreprise eust trahy son courage,
Vous auriez peu bien-tost vous en appercevoir,
Ou quelque amy secret vous l'auroit fait sçauoir:
Non, non, Sire, croyez qu'un cœur épris de gloire
Ne conceura iamais une action si noire.*

SOLIMAN.

*Vn grand cœur tousiours monte, & suit audacieux
Le talent qu'en naissant il a receu des Cieux:
Et quoy qu'à ma couronne il doine seul pretendre,
Peut-estre ayme-t'il mieux l'usurper que l'attendre.*

G ij

ACMAT.

*Mais Sire, de sa gloire il est si fort jaloux,
Que l'on ne doit i jamais apprehender pour vous
Que s'emparant ainsi d'une chose assurée
Il voulut perdre un bruit d'éternelle durée:
Que vostre Majesté pense donc à cecy,
Et chasse, s'il luy plaist de son cœur, tout soucy.*

SOLIMAN.

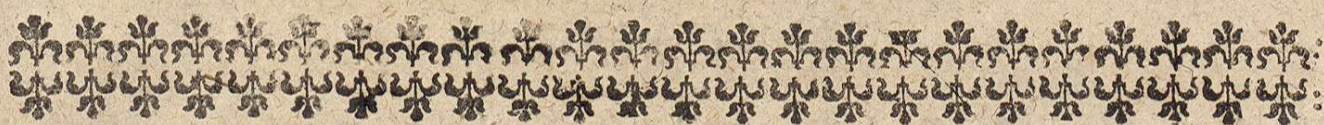
*Je commence à le faire, & sens qu'à ta parole
Mon cœur moins agité s'appaise & se console:
Vas, & s'il n'est party, retiens Geron chez toy,
Et luy dis qu'il attende un autre ordre de moy.*

ACMAT.

Grand Prince i'obeys.

SOLIMAN.

*Quelle est la citadelle
Qui nous mette en repos comme un amy fidelle!
Voila que son discours enfin m'a desgagé
Des soubçons dont mon cœur se sentoit assiégré.
Dans une douce paix maintenant ie respire,
Et dessus moy la peur n'a plus aucun empire.*



SCENE TROISIEME.

RVSTAN. SOLIMAN.

RVSTAN.

Que vostre Majesté n'espere deormais
A ses tristes mal-heurs de trefue ny de paix;
Qu'elle appreste la mort à son fils infidelle,
Et contre les Persans une guerre immortelle.
Sire, lisez ce mot qui vient d'estre arraché
Par mon fidelle Osman, d'un espion caché.

SOLIMAN.

Il s'adresse à mon fils ! detestable aventure !
C'est du Prince ennemy la propre signature !
C'est son propre cachet ! ô Ciel secourez nous !

RVSTAN.

Mais tout vostre salut ne depend que de vous.
Sire, hâtez-vous donc ainsi que veut l'affaire,
En ces occasions, il se perd qui differe.

Je n'attens pour partir que vostre mandement.
 Cette puissante armée est desja toute preste.
 Commencez seulement d'attaquer cette teste,
 Et vous serez par moy secouru promptement.

Qu'ay-je leu ! mais allons aduifer au remede :

RUSTAN.

O bien-heureux Rustan, que la fortune t'aide.

~~~~~

## SCENE QVATRIESME.

MVSTAPHA. ORMENE.

MVSTAPHA.

**Q***ue si le Messager n'est indigne de foy,  
 Au Palais de la Reine, on doit trouver le Roy:  
 Voicy donc le plus court ; Mais voy-je pas Ormene !  
 Comment m'as-tu suiuy bon Pere & qui t'ameine !*

ORMENE.

*Seigneur, i'acours à vous, & ie rends grace aux Cieux,  
 Qu'encore assez à temps ie vous trouue en ces lieux :*



# Tragi-Comedie.

55

*Certes si i'eusse esté present à ce message,  
Je m'y fusse opposé; mais de tout mon courage,  
Pour la crainte que i'ay d'un sinistre accident,  
Qui dedans mon esprit se rend presque evident.*

MVSTAPHA.

*Que crains-tu?*

ORMENE.

*I'apprehende, & non sans iuste cause,  
Que l'on n'ait contre vous machiné quelque chose:  
Pourquoy si promptement vous r'appeller en Cour,  
Vous mandant de tenir secret vostre retour?  
A peine en sortez vous, & nous devons bien croire,  
Que Soliman n'a rien laissé dans sa memoire.  
Quel de sir pourroit donc rendre en si peu de temps  
D'un Roy si resolu les conseils inconstans?  
Ab ie voy les serpens qui se cachent sous l'herbe,  
C'est la Reyne elle-mesme, & Rustan le superbe,  
Dont la rage vomit son venin contre vous.*

MVSTAPHA.

*Quelle raison pourroit exciter leur courroux?*

ORMENE.

*Je croy que dans Rustan vostre insigne merite  
Desjà depuis long-temps cette rancune excite,*



*Le merite à la Cour est rare & pretieux,  
Et tousiours exposé pour butte aux enuieux;  
Mais ce qui plus que tout a sa rage enflammée,  
C'est de voir que le Roy vous a fait chef d'armée:  
Je sçay que ce matin il ne l'a peu souffrir,  
Presumant qu'à luy seul ce rang se deust offrir.*

MVSTAPHA.

*Et qui peut concevoir vn courroux équitable,  
Pour vn choix que chacun trouue si raisonnable?*

ORMENE.

*Quoy que ce qui nous nuit se fasse iustement,  
On ne le sçauroit voir sans mescontentement:  
Si bien que secondé du courroux de la Reine,  
Il dresse à vostre vie une embusche certaine;  
Et vous n'ignorez pas quelle iniuste raison  
Peut obliger la Reine à cette trahison:  
Seigneur, elle est marastre, & de plus ne demande  
Que de voir chaque iour sa puissance plus grande:  
Mais elle craint de vous, pour elle & pour Selin,  
A leurs iours glorieux, une cruelle fin.*

MVSTAPHA.

*Quiconque craint de moy quelque offense, il s'abuse:  
Mais quels seroient leurs lacs? quelle seroit leur ruse?  
Quelle*



# Tragi-Comedie.

57

*Quelle puissance ont-ils, & quel droit dessus moy?  
N'ay-je pas pour deffense & mon Pere, & mon Roy?*

ORMENE.

*Ah Seigneur, vous feignez de ne me pas entendre.  
Sçachant que le Roy seul sur vous peut entreprendre,  
Ils vous auront vers luy quelque crime imposé.*

MVSTAPHA.

*Et dequoy Mustapha peut-il estre accusé!  
Ma foy n'est-elle pas à mon Pere assez claire?*

ORMENE.

*Mais les ruses & l'art que ne peuvent-ils faire?  
Manquent-ils de matiere à leur subtilité,  
Ou de fausse couleur à leur méchanceté?  
Hé qui sçait s'ils n'ont point desseigné vostre perte  
Sur cette amour, par eux, malgré nous descouverte?*

MVSTAPHA.

*Ce seroit là vrayment un detestable tour,  
De faire reüssir leur haine par l'amour!  
Fayme, ie le confesse ( & tu connois Ormene  
Quelle est à son sujet mon amoureuse peine)*

H



La fille de Tamas, Roy de nos ennemis,  
 Persine, en qu'il le Ciel tous ses thresors a mis:  
 Et toutesfois (permets qu'icy ie le redie)  
 Bien loin de me noircir d'aucune perfidie,  
 Si ie ne puis enfin gaigner dessus le Roy,  
 Que par un doux hymen ie degage ma foy:  
 Si, dis-je, ie n'obtiens dedans cette entreprise,  
 Ou que par la victoire elle me soit acquise,  
 Ou bien mesme qu'estant des Perses surmonté,  
 Mon Pere me la daigne offrir par sa bonté:  
 Pour ne pas offenser mon Roy pour l'amour d'elle,  
 Pour ne la pas trahir ny rester infidelle,  
 Je me tûray moy-mesme, & de cette façon  
 Je m'exempteray bien de blasme & de soubçon.

## ORMENE.

Seigneur, si la bonté de cette ame ingennüe,  
 Comme elle l'est au Ciel, en terre estoit connueë,  
 Je suis bien asseuré, que ny de cette part,  
 Ny d'ailleurs vous n'auriez à courre aucun hazard:  
 Mais quoy, l'œil des mortels ne connoist pas ces choses:  
 Voyez donc si ie crains avec de iustes causes,  
 Et vous-mesme iugez, combien il est besoin,  
 D'apporter en ce fait, de prudence & de soin.



MVSTAPHA.

*J'approuue ta sagesse, Ormene, & ie l'esconte:  
Mais ta peur apres tout, n'est que sur une doute:  
Si bien que ie ne puis, sans manquer au deuoir,  
N'aller pas vers mon Pere apprendre son vouloir;  
I'y vais, & que le Ciel m'aide si i'en suis digne.*

ORMENE.

*Seigneur, ne bouge, et voy qu'Adraste t'en fait signe.*

\*\*\*\*\*

## SCENE CINQVIESME.

ADRASTE. MVSTAPHA. ORMENE.

ADRASTE.

**A***H grand Prince ! fuyez cette maudite Cour,  
Ou l'on a conspiré de vous priver du iour.*

MVSTAPHA.

*Que veut dire, & d'où vient mon Adraste fidelle ?*

ADRASTE.

*Du camp, ou ce malheur vous-mesme vous r'appelle.*

H ij



MVSTAPHA.

*L'homme ferme & constant n'a pas le pied leger,  
Et ne se trouble point sans sçavoir le danger.  
Apprends moy donc deuant, ce qui te met en peine.*

ADRASTE.

*C'est, Seigneur, en un mot, que Rustan & la Reine,  
Pour vous perdre, ont de vous en diuerses façons,  
Dedans l'esprit du Roy, jetté de faux soubçons.*

ORMENE.

*O de ma triste peur assurances trop grandes!*

MVSTAPHA.

*Mais en es-tu certain? ou si tu l'apprehendes?*

ADRASTE.

*Vous n'estiez pas encor de nostre camp sorty,  
Que i'en fus en secret au si-tost aduerty:  
Ainsi, Seigneur, tandis que vous le pouuez faire,  
Evitez promptement son injuste colere.*

ORMENE.

*Fuyons, mon fils, fuyons.*



MVSTAPHA.

*L'innocent est trop fort,  
Il est invulnerable à tous les traicts du sort.*

ORMENE.

*Mais qui se peut garder du venin de l'enuie ?*

ADRASTE.

*Seigneur, c'est la scheté d'aymer par trop la vie,  
Et de ne pas mourir à l'heure qu'il le faut:  
Mais de mourir à tort, c'est vn pareil defaut.*

ORMENE.

*Ab Seigneur ! Ab mon fils ! par tes ieunes années,  
Autrefois par mes soins tendrement gouvernées ;  
Par mon affection, par mon ardente foy,  
Conferue toy, mon fils, & pour nous, & pour toy:  
Fuy nostre perte à tous, fuy cette injuste mere,  
Fuy du traistre Rustan la malice ordinaire,  
Euite la fureur de ce Pere irrité,  
Et laisse avec le temps sortir la verité.*

MVSTAPHA.

*Non, ne differons plus, qui differe est coupable.*



ORMENE.

*Hé mon Fils !*

ADRASTE.

*Entendez un mot irrevocable ;  
 Que le Dieu Tout-puissant qui punit les pervers,  
 Tienne dessous mes pieds les abyssmes ouverts,  
 Si ma promesse n'est de son effect suivie :  
 Il vous faut, ou regner, ou bien perdre la vie : (Roy,  
 Mais Adraste aujourdhuy vous sauve & vous fait  
 Et l'armée, & la Cour, tout est presque pour moy :  
 Sus donc, qu'attendons-nous ? Le Destin favorise  
 Ceux qui suivent hardis une belle entreprise.  
 Nous te declarons Roy : Compagnons criez tous,  
 Vive le ieune Prince.*

MVSTAPHA.

*Amis, que faictes-vous ?  
 Plutost, plutost qu'il meure.*

ADRASTE.

*Ah, Seigneur, quelle rage !*

MVSTAPHA.

*Mais dis que c'est l'effect d'une affection sage,*



# Tragi-Comedie.

63

*Qui de sire empescher vos crimes par ma mort.*

ADRASTE.

*Mais ce remede seul détourne vostre sort.*

MVSTAPHA.

*Sans l'honneur qui vraiment est l'ame de la vie,  
La vie est elle un bien digne de nostre enuie?*

ORMENE.

*Ouy, mais si Soliman vous contraint de mourir,  
Et que par tout le monde il fasse apres courir  
D'une innocente fin, une raison infame,  
Vostre mort sera-telle honorable & sans blasme?*

MVSTAPHA.

*Le Temps descourrira la verité du faict.*

ORMENE.

*Vinez donc, pour joüyr de cét heureux effect.*

ORMENE.





## SCENE SIXIESME.

MESSAGER. MVSTAPHA. ADRASTE. ORMENE.

MESSAGER.

**O** Seigneur, retournez, retournez à l'armée,  
 Ou parmy tous les Chefs la nouvelle est semée,  
 Que vostre teste court un funeste danger,  
 Desjà l'on se souleue afin de vous vanger.

MVSTAPHA.

O de tous mes mal-heurs, le mal-heur plus extrefme!  
 Retourne! mais retourne Adraсте aussi toy-mesme,  
 Si iamais ta bonté me daigna secourir,  
 Et leur dis que ie vis.

ADRASTE.

*Mais que tu vas mourir.*  
 Pensez-vous que des gens remplis de défiance,  
 Aux paroles d'autru y prestent si tost creance?  
 A peine voudront-ils s'en fier à leurs yeux,  
 Seul vous appaiserez leurs esprits furieux.

ORMENE.



# Tragi-Comedie.

65

ORMENE.

*Si de ce cœur fidelle, & de ce grand courage,  
Vous craignez, que le Roy prenne le moindre ombrage.  
Seigneur, vous iugez bien qu'il est plus à propos,  
Que vous-mesme y mettiez la paix & le repos.*

ADRASTE.

*Seigneur, trouvez-vous pas cét aduis raisonnable?*

MVSTAPHA.

*Que trop; allons-y donc, ô Sort impitoyable!*

Fin du troisieme A&te.







# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SOLIMAN. RVSTAN. ACMAT.

SOLIMAN.

**P**ourquoy s'en retourner au camp si promptemēt,  
 Et ne pas obeyr à mon commandement?  
 Non non, sa trahison n'est que trop descouverte,  
 Rien ne le peut sauuer ny retarder sa perte:  
 Je veux de viue force entrer dedans son camp,  
 Et faire qu'il y soit puny dessus le champ.

RVSTAN.

C'est de cette façon qu'un grand Prince doit faire:

ACMAT.

Mais non de la façon que doit agir un Pere.



SOLIMAN.

*Al'endroit d'un tel Fils, un Pere avec raison  
Peut oublier de Pere & l'amour & le nom.*

ACMAT.

*Mais il faut que du moins l'humanité le touche.*

SOLIMAN.

*On n'en a point envers une beste farouche.*

ACMAT.

*On en a toutes fois souvent quelque pitié.*

SOLIMAN.

*Celuy-là soit hay qui n'a point d'amitié.*

ACMAT.

*Donc un si brave Fils mourra sans qu'on l'esconte?*

SOLIMAN.

*Quel besoin de l'oïr si son crime est sans doute?*

ACMAT.

*Mais quel signe le rend criminel comme on dit?*

I ij



SOLIMAN.

*Quel indice veux-tu plus clair que cét escrit?*

ACMAT.

*Par ma fidelité qui vous est si connue,  
Par mon affection & si pure & si nuë:  
Daignez, Sire, prester l'oreille à ce propos,  
Par où ie remettray vostre esprit en repos.*

SOLIMAN.

*Parle donc, ie veux bien te donner audience.*

RVSTAN.

*Le moindre delay, Sire, est de grande importance.*

ACMAT.

*Ie ne veux point icy repeter les raisons,  
Qui le font croire exempt de telles trahisons.  
Ie ne propose point quelque autre conjecture,  
Qui me fait soubçonner la lettre d'imposture:  
Et que vous entendrez, Seigneur, tout à loisir,  
Lors que vous en aurez le temps & le desir.  
Ie dis, que comme c'est une subtile ruse,*



*Et dont entre ennemis le plus souvent on use,  
Peut-estre cét escrit vint de nos ennemis  
A dessein seulement d'estre en vos mains remis:  
Pour rendre vostre Fils suspect par cette adresse,  
Et renuerfer sur nous l'embusche qu'on leur dresse.*

RVSTAN.

*L'interprete subtil!*

ACMAT.

*Veritable pourtant:*

*Mais, Sire, ces soldats que l'on redoute tant,  
Et par qui Mustapha vous doit faire la guerre,  
Où furent-ils leuez? Et quel lieu les resserre?  
Puis que vos espions, qui vont par tout rodant,  
N'en ont peu decouvrir aucun signe euident.  
S'il est vray que ce soit une inuisible armée,  
Pour moy, ie la croiray de fantosmes formée,  
Et qui, si vous daignez y ietter seulement  
Vn des moindres rayons d'un si clair iugement,  
Disparoistront bien-tost comme dans les lieux sombres,  
A l'aspect du Soleil, disparoissent les ombres.  
Vous verrez que ce camp qui nous fait tant de peur  
N'est qu'un camp fabuleux, chimerique Et trompeur.*



*Sire, encore une fois ie declare & proteste,  
 Que puis que nous voyons le crime manifeste;  
 C'est avecques danger, mais danger tres-pressant,  
 Quel'on s'efforce en vain de le rendre innocent.  
 A quoy bon recourir aux fantosmes, aux fables,  
 Ayant entre nos mains des preuues si palpables?  
 Mais puis que le fait touche à vostre Majesté,  
 C'est la raison qu'on suive icy sa volonté.*

SOLIMAN.

*En effet, cher Acmat, ie ne vous dois pas croire,  
 Apres ce que ie voy d'une action si noire :  
 C'est pourquoy ne pouuant demeurer assure,  
 Et laisser impuny ce fils dénaturé,  
 Je veux que les horreurs de sa mort criminelle,  
 Apprennent à chacun à m'estre plus fidelle.*

ACMAT.

*O Sire! qu'il souuienne à vostre Majesté,  
 Du mal qui peut venir d'un conseil trop hasté.  
 Faut-il qu'un Roy si sage, & si plein de clemence,  
 Condamne à mort son Fils sans ouyr sa deffence!*



Son Fils, dis-je, ô doux nom ! qui marque le lien  
 Que la Nature a mis de vostre sang au sien.  
 Les escadrons des Roys, & leurs puissans asyles,  
 Sont au prix des enfans des forces trop debiles.  
 Quand le meilleur amy nous quitte & cede au temps,  
 Seuls parmy les mal-heurs ils demeurent constans:  
 C'est pour eux que le Ciel pouruoit à nos dommages,  
 De nous-mesmes ils sont les vivantes images.  
 Donc sans respect de vous, ny de son amitié,  
 Peut-estre sans raison, mais tousiours sans pitié:  
 Souffrirez-vous, Seigneur, que la fureur vous porte,  
 Jusqu'à faire perir vostre Fils de la sorte,  
 Sans qu'il se iustifie, ou demande pardon?  
 Puis que mesme il deuroit obtenir un tel don.  
 Que d'un Roy genereux la vengeance est bannie,  
 Et qu'une ame bien née est tousiours mieux punie,  
 Et reçoit de sa faute un plus seur chastiment  
 Quand on remet sa peine à son ressentiment.  
 Enfin que la douceur est d'autant plus loüable,  
 Plus on peut concevoir un courroux équitable.  
 Sire, vous estes Roy, les Roys ce sont des Dieux  
 Qui pardonnent sur terre, ainsi que l'autre aux Cieux.

R V S T A N.

Nyles Dieux d'icy bas, nyles puissances hautes



*Ne nous pardonnent pas toute sorte de fautes:  
Mais comme son discours donne au Roy du soucy!*

ACMAT.

*Seul, vous devez, Seigneur, vous consulter ainsi,  
Vous ne sçauriez avoir un Conseiller plus sage.*

RVSTAN.

*Termine de formais cét importun langage,  
Et songe pour le moins que commettre un forfait,  
Ou le deffendre trop, c'est le mesme en effect.*

ACMAT.

*Je n'apprehende rien, car aupres de mon Maistre;  
Et mon zele, & ma foy se font assez parestre.*

SOLIMAN.

O Fils!

ACMAT.

*Seigneur, voicy venir la verité.*

RVSTAN.

*Et de tous mes dangers, le moins premedité.*

SCENE II.





SCENE DEVXIESME.

SOLIMAN. DEVIN. RVSTAN. ACMAT.

SOLIMAN.

 Oy, qui dedās les Cieux, de l'esprit te promenes,  
Où tu lis le secret des volonteZ humaines,  
Dymoy la verité de cette trahison.

DEVIN.

*La trahison est vraye, & faite sans raison.*

RVSTAN.

*Sire, que faut-il plus?*

DEVIN.

*Mais le traistre se cache,  
Et couure avec son nom, une action si lasche,  
Qui non plus que son nom ne se cognoistra pas,  
Qu'après l'euenement de son inſte trépas.*

RVSTAN.

*Dieu! qu'est-ce qu'il veut dire!*

K



SOLIMAN.

*Et pourtant cette lître  
M'apprend la trahison, avec le nom du trétre?*

DEVIN.

*Cette lettre, de vray, monstre assez, le forfait;  
Mais ne declare pas le nom de qui l'a fait;*

SOLIMAN.

*Comment?*

RVSTAN.

*Je suis perdu.*

SOLIMAN.

*De quelle part vient elle?  
Et n'apprend elle pas une embusche mortelle?*

DEVIN.

*Cét escrit que tu tiens, & qui t'emplit d'effroy,  
S'adressant à ton Fils, ne regardoit que toy.*

RVSTAN.

*Ouy, Sire, il regardoit vostre seule Couronne.*



ACMAT.

*Plustost ne s'adrescoit qu'au Roy mesme en personne.*

SOLIMAN.

*Responds moy seulement encore sur ce point,  
Est-il vray que mon Fils au Persan se soit joint?*

DEVIN.

*Bien plus que tu ne crois, & sans estre coupable.*

SOLIMAN.

*Comment se fait cela?*

DEVIN.

*Mon dire est veritable:*

*Mais ie ne scaurois pas t'expliquer clairement,  
Ce que ie n'apperçoy qu'en ombre seulement;  
Le reste surpassant mon humaine foiblesse,  
Demeure enseuely dans une nuit espaisse.*

RVSTAN.

*Puis qu'on ne t'entend point, ne dis mot, & vas-t'en;  
Tu rends le Roy resueur.*

DEVIN.

*Oüy obeys, Rustan:*

*K ij*



*Mais si ie pars, tousiours le Ciel sur toy demeure,  
Et parlera pour moy, deuant qu'il soit une heure.*

SOLIMAN.

*Je suis plus que iamais incertain & pensif:  
Mais que veulent ces gens avecques ce captif?*

RVSTAN.

*Fascheux retardement.*



## SCENE TROISIEME.

PERSINE. SOLDATS. SOLIMAN.

ACMAT. RVSTAN.

PERSINE.

*Heureux subiect de joye,  
Puis que ie puis aussi mourir par cette voye.*

SOLDATS.

*Sire, ce prisonnier Persan de nation,  
Vient pour vous éclaircir de son intention.*

SOLIMAN.

*C'est sans doute, Rustan, quelqu'un de ses complices.*



RVSTAN.

*Il faut qu'il le confesse au milieu des supplices.*

ACMAT.

*Dieu qu'est-ce cy!*

SOLIMAN.

*Comment l'avez-vous arresté?*

SOLDATS.

*Faisant garde, & rodant autour de la Cité,  
Nous le vismes de loïn comme hors de luy-mesme,  
Les yeux estincelans, & le visage blesme;  
Et creusmes aussi-tost qu'il couuoit en son sein,  
Ou venoit d'acheuer quelque mauvais dessein.  
Après nous estre enquis de cent choses diuerses,  
Il nous dit qu'il estoit vn espion des Perses;  
Et sans nous resister il fut conduit icy.*

SOLIMAN.

*Jeune homme, auoïez-vous ce que dit celuy-cy?*





## SCENE QUATRIESME.

ALVANTE. SOLIMAN. RVSTAN.  
PERSINE. ACMAT. SOLDATS.

ALVANTE.

**E** LLE est entre leurs mains , ô Ciel quelle disgrâce!

SOLIMAN.

Reponds-moy donc: Es-tu de Perse, ou bien de Thrace?

PERSINE.

Importune frayeur, & qu'est-ce que ie crains?  
La mort que j'apperçoy si belle entre leurs mains?  
Pourquoy trembler? Je suis de Perse & non de Thrace.

RVSTAN.

Voyez comme il respond, & qu'il est plein d'audace!

SOLIMAN.

Et de plus Espion?

PERSINE.

*Vous l'avez entendu.*

ALVANTE.

*Ab fille mal-heureuse! hé Dieu! tout est perdu.*



# Tragi-Comedie.

79

SOLIMAN.

*Tu mourras.*

ALVANTE.

*Ah Seigneur!*

PERSINE.

*Que veux-tu faire Alvante?*

RVSTAN.

*Quelle est de ce vieillard l'entreprise insolente!*

ALVANTE.

*Degrace, par ces pleurs qui baignent tes genoux,  
Daignes, puissant Seigneur, surmonter ton courroux,  
Et ne vueilles priver du iour une personne,  
Qui peut pour sa rançon t'offrir une couronne.*

SOLIMAN.

*Cette affaire n'est pas de petit interest:  
Leue-toy, bon vieillard, & m'apprends donc qui c'est.*

PERSINE.

*Ne dis rien, ou du moins secondant mon envie,  
Ne dis que ce qui peut me faire oster la vie.*

ALVANTE.

*Seigneur, sans vous tenir plus long-temps en soucy,  
La fille de Tamas, Persine, la voicy.*



## Le Soliman,

PERSINE.

*O par trop pitoyable, & trop cruel Aluante.*

ALVANTE.

*Seigneur, comme ie voy, ce mot vous espouvante:  
Mais i'ay dit toutes fois la pure verité.*

SOLIMAN.

*Toy Persine!*

PERSINE.

*A ce mot, si ton cœur irrité  
De ma perte, conçoit une plus forte enuie,  
Il est vray, ie la suis, arrache moy la vie.*

ALVANTE.

*Seigneur considerez,*

PERSINE.

*Que fais-tu?*

ALVANTE.

*Ces cheueux  
Qu'elle serre au dedans entortillez par nœuds:*

SOLIMAN.

*Mais quelle occasion en ce pays t'ameine?*

AL-



ALVANTE.

*Seigneur, ie le diray.*

PERSINE.

*La naturelle hayne*

*Que contre ta personne, & contre tous les tiens,  
Dans ce cœur genereux de tout temps i'entretiens,  
Est l'unique sujet qui m'ameine en Syrie,  
Pour te faire sentir l'effet de ma furie.  
Doncques que veux-tu plus, & qu'est-ce qu'on attend?  
L'aymerité la mort, que differes-tu tant?*

ALVANTE.

*Seigneur, le vray subject, & quelle a voulu taire,  
Est tel qu'il esteindra toute vostre colere;  
C'est l'amour qu'elle porte au Prince vostre aîné,  
Soubs la foy de l'hymen entr'eux deux destiné.*

PERSINE.

*Que tu me fais de tort!*

SOLIMAN.

*Dieu que viens-ie d'entendre!*

RVSTAN.

*Voilà cet innocent qu'Acmat vouloit deffendre!*

**L**



*Le crime est averé, Sire, n'en doutons point,  
Voilà comme ce fils avec le Perse est ioint,  
Voilà sa trahison.*

ACMAT.

*Dieu la triste aventure!*

SOLIMAN.

*Je le reconnois trop, ah fils contre nature,  
Et vous, dans peu de temps vous sçaurez, scelerats,  
De quels maux ie punis de pareils attentats.*

ALVANTE.

*O déplorable Sort!*

SOLIMAN.

*Soldats, qu'on me l'emmeine,  
Dans un obscur cachot en attendant sa peine;  
Et toy, vieillard, suymoy, tu seras mis aux fers.*

ALVANTE.

*O Persine.*

PERSINE.

O tourmens d'une main douce offers!





## SCENE CINQVIESME.

SOLDATS. PERSINE.

SOLDAT.

**M** Adame, de vos maux i'ay si fort l'ame atteinte,  
Et fayce triste office avec tant de contrainte,  
Que si l'on auoit mis l'un & l'autre à mon choix,  
Je choisirois plustost de mourir mille fois.

PERSINE.

*Quelle pitié tardive amollit ton courage!*

SOLDAT.

Vos beantez, vostre rang, vostre sexe, & vostre âge,  
Que vous faites reluire avecques tant d'éclat,  
Me touchent vous voyant reduite en cét estat:  
Mais ce qui plus que tout sensiblement me presse,  
C'est que de Mustapha vous soyez la Maistresse.

PERSINE.

*Ab tais-toy, mon amy, de semblables propos*

L ij



Bien plus que tu ne crois, nuisent à mon repos.  
 Sçaches que le subiet qui fait que tu m'estimes  
 Indigne de ces maux, les rend seul legitimes:  
 Mais que voy-je bon Dieu! de grace mes amis,  
 Qu'un moment de delay me soit icy permis;  
 Souffrez que ie reproche à qui m'oste la vie,  
 Qu'il a ce qu'il desire, & qu'elle m'est ravie:  
 C'est Mustapha qui vient, laissez moy veoir à luy,  
 Que de quelques propos i' allége mon ennuy,  
 Et si ie n'en sçaurois tirer d'autre vengeance,  
 Que ma langue du moins punisse son offence.

## SOLDAT.

Amour, Maistresse, mort, vengeance, deplaisir;  
 Mais soit ce qui pourra; i'accorde ton desir.

## PERSINE.

Ab veuë! ah fier aspect! ah cruel homicide!  
 Et ce qui passe tout, homme ingrat & perfide!  
 Dieu! comme le venin qui de son sein glacé  
 Tout froid, iusqu'en mon cœur, par mes yeux a passé,  
 Me saisissant la langue & le pied tout ensemble,  
 Oste la voix à l'une & fait que l'autre tremble.





## SCENE SIXIESME.

MVSTAPHA. PERSINE. SOLDAT.

MVSTAPHA.

**V** As t'en, & si quelqu'un venoit dessus mes pas,  
Enioins-luy de ma part de ne me suiure pas;  
Et luy dis qu'aimant mieux une mort glorieuse,  
Que de viure une vie à mon Prince odieuse,  
Je retourne à la Cour pour auoir le bon-heur  
D'immoler s'il le faut ma teste à mon honneur:  
Mais afin que mon Pere avec plus d'assurance  
Sur ce flanc de sarmé lise mon innocence,  
Emporte cette espée, & vas pres de la Tour,  
Ou si tu veux, au camp, attendre mon retour.

PERSINE.

Que les armes par toy sont iustement quittées,  
Puis qu'elles en estoient indignement portees!  
Qu'à bon droit tu deffends qu'on ne te suiue pas,  
Ferois-tu bien le Prince ayant le cœur si bas?  
Mais quitte aussi le iour, ou dedans les boccages,  
Vas te cacher parmyle Ours les plus sauvages,

L ij



Le Soliman,  
Comme eux impitoyable, & sans aucune foy.

MVSTAPHA.

*Veillé-ie, ou si ie dors! Dieu! qu'est-ce que ie voy!  
Est-ce une chose vraye! ou si c'est quelque songe,  
Dont mon desir m'abuse avec un doux mensonge!*

PERSINE.

*Non, ces liens ne sont ny mensongers, ny faux,  
Tis me vois endurer de veritables maux,  
Et la mort qui bien tost finira ma misere,  
Ne sera point non plus fausse ny mensongere:  
Donques resioüis-toy, superbe, déloyal,  
Et qui foules aux pieds un cœur de sang royal:  
Contemple avec plaisir dans une chaisne infame,  
Et qui n'attend sinon l'heure de rendre l'ame,  
Celle dont tu receus la lumiere du iour,  
Et qui fut pour toy seul dans les liens d'amour.*

MVSTAPHA.

*C'est sans doute elle mesme! ô Dieu! troupe barbare!  
Hé comment traitez-vous une beauté si rare!*

SOLDAT.

*Le Roy, braue Seigneur, l'a mise entre nos mains,*



*Jugez par là du reste.*

MVSTAPHA.

*O Destins inhumains!*

*En quel estat apres une si longue perte,  
Maintenant à mes yeux, par vous est-elle offerte!  
Persine prisonniere! Et pour tout reconfort,  
Persine n'attendant que l'heure de la mort!  
Persine qui pourroit retenir asservie  
Des Rois les plus puissans, la franchise Et la vie!  
Et pourquoy m'accuser de manquer à ma foy,  
Moy qui n'aimay jamais, Et qui n'ayme que toy?*

PERSINE.

*Tu ne te crois donc pas assez abominable  
Si tu ne feins encor de n'estre pas coupable?  
Que pretens-tu par là? d'accroistre mes ennuis?  
Tu ne le sçaurois plus en l'estat où ie suis;  
Ou si craignant d'en haut une iuste vengeance,  
Tu veux dissimuler Et nier ton offence,  
Et penses comme à moy pouuoir cacher aux Cieux,  
Ce qu'ils n'ont que trop veu pleins de lumiere Et d'yeux?  
Non, non, n'espere pas leur cacher ton offence,  
Et sçaches qu'ils prendront eux-mesme ma deffence.*



*Je reste tout troublé! quel est donc ce forfait?  
Que ie sçache du moins le crime que i'ay fait?  
Certes si i'ay failly, ma faute est pardonnable,  
Car c'est la volonté qui rend seule coupable.*

## PERSINE.

*Tu te moques encore, & le mal te plait tant,  
Que tu le veux ouyr redire à chaque instant:  
Et bien, i'en suis contente, il faut que ie te die  
Comme tu déchiras, rempli de perfidie,  
Et la lettre & la feuille ou se tenoient enclos,  
Mon esprit, mon espoir, ma vie, & mon repos.  
Comme te noircissant d'un horrible parjure,  
Tu fis à mon honneur une sensible iniure,  
En niant de m'avoir jamais donné la foy,  
Sinon pour m'abuser & te moquer de moy:  
Comme tu m'accusas de science magique;  
Comme tu me chassas ainsi qu'une impudique,  
Et si ie ne sortois de ces lieux promptement,  
Dis que tu me ferois mourir honteusement:  
Mais va, resjoüis-toy, la mort m'est préparée,  
I'ay voulu la chercher toute désespérée,*

*Affin*



*Afin de me punir de t'auoir trop aymé.*

MVSTAPHA.

*Ah tais-toy, de douleur ie suis presque pasmé:  
 Je perds à tes discours & l'esprit & la vie:  
 Quel est cruel destin aujour d'hu y ton enuie?  
 Quel estrange complot de l'Amour & du Sort,  
 A iuré ma ruïne, & conspiré ma mort?  
 Quels autres ennemis ont entrepris encore  
 De m'accuser à toy d'un crime que i'ignore?  
 De quoy me parles-tu? quels estoient ces escrits?  
 Qui me les apporta? qui les a veus ou pris?  
 Qui i'amaïs entendit sortir de cette bouche,  
 Que des mots de louange en tout ce qui te touche?  
 Deschirer tes escrits! de sauoir ma foy!  
 Ah que ces actions ne partent pas de moy.  
 T'appeller ny te croire impudique ou sorciere!  
 Te chasser, menacer de t'oster la lumiere!  
 O Ciel, s'il est ainsi, que tarde ton courroux?  
 Precipices, Enfers, que ne vous ouurez-vous?  
 Affin de m'engloutir dans vos profonds abyssmes,  
 Pour la punition que meritent ces crimes?  
 Que la terre ait horreur de soustenir mes pas;  
 Que ny l'air, ny le feu ne me soulagent pas;*

M



*Qu'avec les Elemens l'Vniuers me haïsse,  
Et pour me souhaitter un plus rude supplice,  
Que Persine elle mesme ait pour moy de l'horreur,  
Si iamais mon esprit conceut tant de fureur,  
Et si dedans ce cœur qui garde ton image,  
Mon amour ne te rend un eternel hommage;  
Que ne penetres-tu dedans mes sentimens!  
Que ne vois-tu Persine en ce cœur si ie mens!*

PERSINE.

*Quand tu m'en donnerois une entiere assurance,  
Que me peut de formais servir ton innocence,  
Puis qu'elle ne sçauroit me sauuer du trespas?*

MVSTAPHA.

*On respectera plus de si diuins appas,  
Et quand tant de beauté ne te pourroit deffendre,  
Si quelqu'un doit mourir, l'ay du sang à resspandre.*

Fin du quatriefme Aete.





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

MVSTAPHA, & PERSINE, conduits au supplice.

MVSTAPHA.

**E** Aut-il donc que ce fer, trop aimable Persine,  
 Se monstre si cruel à ta beauté divine,  
 Et que nos cœurs unis par l'Amour & le Sort,  
 Soient separez du coup d'une si dure mort!  
 Mais pourquoy n'est-on pas content de mon supplice,  
 Sans que cette Princeesse avecque moy perisse,  
 Qui ne peut en viuant donner aucun ennuy,  
 Nys'vsurper la gloire ou le Sceptre d'autrui?  
 Ne reconnoist-on pas quelle est son innocence?  
 Si ce n'est que l'amour ait causé son offence.

*M ij*



## PERSINE.

*Mais plustost ce visage est luy seul criminel,  
Et digne que ie souffre un supplice eternal,  
Puisque pour auoir eu le bon-heur de te plaire,  
Il a de Soliman excité la colere.*

## MUSTAPHA.

*Ce visage Persine a des attraits trop doux,  
Pour estre le sujet d'un si rude courroux:  
Croy plustost que le Ciel jaloux des belles flames  
Où s'alloient consommant nos innocentes ames,  
Et dont nous receuions dans un paisible accord  
Des biens qu'on ne scauroit guster qu'apres la mort;  
Le Ciel, dis-je, sur nous deschargeant son enuie,  
A luy mesme entrepris de nous oster la vie:  
Mais mourons constamment, & faisons voir ce iour  
Qu'on nous peut bien oster la vie, & non l'amour.*

## PERSINE.

*Que ce soit, cher Amant, ou le Ciel ou la Terre  
Qui nous liure au iourd'huy cette funeste guerre,  
J'en deteste l'autheur, mais la cause m'en plait,  
Et i'en benis l'effet tout iniuste qu'il est.*



MVSTAPHA.

*Avançons donc, Persine, & courons avec joye,  
Où par arrest du Ciel un Pere nous enuoye ;  
Et puis qu'on nous deffend de nous joindre autrement,  
Qu'en allant l'un & l'autre ensemble au monument;  
Allons mourir ensemble, & qu'au moins en ce monde,  
Nostre sang dans la mort se mefle & se confonde.*



# SCENE DEVXIESME.

LA REINE. SELINE.

LA REINE.

*S* Eline, c'en est faict, son arrest est donné,  
On va faire mourir ce Prince infortuné.  
O Dieu quelle pitié dans moy se renouuelle!  
Je suis donc l'instrument d'une mort si cruelle!

SELINE.

*La raison, le deuoir, les loix de l'amitié,  
Vouloient que vous eussiez de vous-mesme pitié.*

M. iij.



## Le Soliman,

LA REINE.

*Mais il meurt innocent.*

SELINE.

*Il deviendroit coupable,  
Empescher de faillir c'est estre charitable.*

LA REINE.

*Quoy doncques des soupçons legers & sans raison,  
Auront peu me resoudre à cette trahison!  
Non, ie ne puis souffrir ce reproche en mon ame,  
Je veux tout declarer.*

SELINE.

*Gardez-vous-en, Madame,  
Si vous vous accusez, vous attirez sur vous,  
Du iuste Soliman, la haine & le courroux.*

LA REINE.

*N'importe.*

SELINE.

*Parlez bas, car nous serions perduës,  
Siceluy-cy qui vient nous auoit entenduës.*





## SCENE TROISIEME.

ORMENE. LA REINE. SELINE.

ORMENE.

**P**Ossediez-vous, Madame, un eternal bon-heur,  
Comme vous ferez grace à mon fils & Seigneur:  
Car lors que vous sçaurez un secret d'importance,  
Vous userez sans crainte enuers luy de clemence:  
Mustapha maintenant a les Cieux ennemis,  
Non point comme ie croy, pour mal qu'il ait commis:  
Mais parce qu'il n'est pas de royale naissance,  
Pour heriter du Sceptre & regner dans Bisance;  
Encor qu'en ce point mesme il soit net de peché,  
Et que iusques icy ce fait luy soit caché:  
I'ay tousiours reserué ce secret dans mon ame,  
Depuis qu'il fut enfant esleué par ma femme:  
Mais le voyant helas! si proche de la mort,  
I'ayme encor mieux qu'il viue, & renonce à son sort.

LA REINE.

Ce que tu dis, vieillard, me surprend & m'estonne!



*Mustafa ne pourroit pretendre à la Couronne!  
Et n'est-ce pas celuy que trois iours iustement,  
Deuant les premiers cris de cét enfantement,  
Ou de mon aîné mort ie pleuray la disgrace,  
Mit pour ma perte au iour la Sultane Circasse?*

## ORMENE.

*Le iour que vostre aîné dans le monde parut,  
Le mesme iour, le fils de Circasse mourut:  
Elle qui sur ce fils éleuoit son courage,  
Craignant que ce trépas ne causast son dommage,  
Afin de reparer cette injure du sort,  
Me pria de chercher un vivant pour le mort:  
C'est celuy que depuis la subtile Circasse  
Fit croire à Soliman de son illustre race;  
Bien que de fort bas lieu sans doute il soit venu,  
Et que ie l'eusse pris du premier inconnu,  
Qui le debuant porter au loin dans une ville,  
Dont la mer qui la ceint rend l'abord difficile,  
Consentit aisément à s'en veoir deliuré,  
Moyennant cent sequins qu'alors ie luy liuray  
Auecques l'enfant mort qu'il mit en sepulture.*

## LA REINE.

*Ciel! estoit-ce donc luy! l'avare! le parjure!*

*Doncques*



*Doncques tant de joyaux qu'il receut lors de moy  
Ne purent l'obliger à me garder sa foy!  
Mais dy-moy bon vieillard, toy qui dès sa naissance,  
As de ce ieune Prince entiere connoissance,  
Toy, dis-je, dont les soins furent creus suffisans,  
Pour esleue la fleur de ses plus tendres ans,  
N'as-tu point sur son corps apperceu quelque marque?*

ORMENE.

*Le Ciel vouloit qu'un iour il fust nostre Monarque;  
Aussi pour cét effet recent-il en naissant  
Sur le bras droit, un signe en forme de Croissant.*

LA REINE.

*C'estoit mon propre fils! Et celui de Circasse  
L'enfant mort qui fut mis au sepulchre en sa place:  
Naissant ie le perdis par trop de pieté;  
Maintenant ie le perds par ma credulité.  
Je suis en son endroit doublement criminelle,  
Pitoyable autrefois, Et maintenant cruelle:  
Car sçaches, bon vieillard, que l'on croit faussement,  
Que mon premier enfant soit dans le monument:  
Je feigny cette mort pour luy sauuer la vie,  
Craignant que par Circasse, elle luy fust rauie,*

N



Qui ne pouuoit souffrir ( mais tu la connus bien )  
 De voir à Soliman d'autre enfant que le sien.  
 Ainsi pour euitier son embusche mortelle,  
 Je voulus pratiquer cette ruse nouvelle,  
 Et i' enuoyois mon fils loin d'elle & du danger,  
 Dans une place forte avec cét e stranger,  
 Qui deuant que partir me donna ( chose e strange )  
 L'autre enfant mort du Roy qu'il eut par ton eschāge,  
 Et qui sous un destin plus heureux & plus beau  
 Fut pour mon propre fils porté dans le tombeau,  
 De mesme que du Ciel la sagesse profonde  
 T'adressa vers celuy que i' auois mis au monde,  
 Afin que tous les deux, le viuant, & le mort,  
 Fussent creus fils du Roy, mesme malgré leur sort.

ORMENE.

O prodige!

SELINE.

O merueille!

LA REINE.

Allons donc tout à l'heure  
 Empescher si ie puis que mon cher fils ne meure,  
 Et si l'ayant trouue ie le pers aujourd'buy,  
 Moy-mesme ie mourray de regret & d'ennuy.





## SCENE QVATRIESME.

SOLIMAN.      ACMAT.

SOLIMAN.

**I**E sens, fidelle *Acmat*, une pareille crainte  
A celle dont i'auois ce matin l'ame atteinte:  
Les mesmes mouuemens, et la mesme terreur  
Confondent mes esprits de tristesse et d'horreur.  
O Dieu que dans nos cœurs la Nature est puissante!  
Tout coupable qu'il est, son trespas m'épouvante.

ACMAT.

Ah Seigneur! cette horreur que vostre ame ressent,  
Montre que *Mustapha* sans doute est innocent:  
Sire, encore une fois, au nom de la Nature,  
Escoutez sa deffence, *Acmat* vous en conjure:  
A la perte d'un Fils qu'on ne peut reparer  
Un Pere scauroit-il iamais trop differer?  
Mais Dieu! voicy la Reyne & *Rustan* qui l'arreste,  
A quelque autre dessein leur malice s'appreste.





## SCENE CINQVIESME.

RVSTAN. LA REINE. SOLIMAN.  
ACMAT. ORMENE.

RVSTAN.

**M**ais Madame, escoutez;

LA REINE.

*Je t'ay trop escouté:*

*Ta trahison aura ce qu'elle a merité.*

*Non, toutes ces raisons ne m'en peuvent distraire.*

*L'apperçoy Soliman.*

RVSTAN.

*Hé! que pensez-vous faire?*

LA REINE.

*Seigneur, c'est à moy seule*

RVSTAN s'enfuit.

*O Ciel, ie suis perdu!*



LA REINE.

*A qui de Mustapha le chastiment est deu ;  
Ma mort plus que la sienne , est iuste et legitime ,  
Et seule contre vous , i'ay peu commettre vn crime ,  
Puis que i'ay conspiré contre mon propre sang ,  
Et ruyné celuy qui sortit de ce flanc :  
Je suis de Mustapha la veritable mere ,  
Et que cecy , grand Prince , appaise ta colere ;  
Quel autre chastiment me peut estre donné ,  
Qui ne cede aux tourmens dont i'ay l'esprit gesné ;  
Maraistre que ie suis ! horreur de la nature !  
I'ay de mon propre fils creusé la sepulture.*

SOLIMAN.

*Mustapha vostre fils !*

LA REINE.

*Ouy , Sire , assurement.*

*Ce vieillard me l'enseigne , & vous sçaurez cōment.  
Cependant de Rustan l'ambition couuerte  
M'a fait iniustement traualier à sa perte ,  
Et icter dans l'esprit de vostre Majesté  
Des soupçons esloignez de toute verité :  
Ou souffrez donc , Seigneur , qu'avec luy ie perisse ,  
Ou que i'aill. à l'instant le tirer du supplice.*

N iij



## Le Soliman,

SOLIMAN.

O Ciel ! qu'ay-je entendu ! Courez, Courez Soldats ;  
Que son funeste arrest ne s'exécute pas.

ACMAT.

O doux commandement !

ORMENE.

O bien-heureux Ormene !

SOLIMAN.

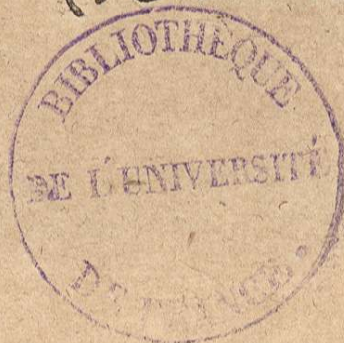
Mais i' apprehende fort que leur course soit vaine.

LA REINE.

Seigneur, j'auois de sià de moy-mesme mandé,  
Que son supplice fust quelque temps retardé,  
Craignant qu'on ne courust trop tard à sa deffence,  
Quand vostre Majesté scauroit son innocence.  
Mais, Seigneur, accordez au Zele tout puissant,  
Que pour son propre sang vne mere ressent,  
Que ie coure moy-mesme aussi le reconneistre,  
Et que i' aille embrasser celuy que i' ay fait naistre.

SOLIMAN.

Allez, Madame, allez, & l'amenez icy.







## SCENE SIXIESME.

SOLIMAN. ACMAT.

SOLIMAN.

**I** E ne puis rien comprendre à tout ce discours cy!  
Car si de Mustapha l'innocence est si grande,  
Que veut dire l'escriit que l'ennemy lu y mande?  
Encor qu'en tout le reste on ait peu m'abuser,  
En cecy pour le moins n'a-t'on sceu m'imposer;  
Car voilà de Tamas la propre signature!  
C'est son propre cachet! c'est sa propre escriture!

ACMAT.

La Reyne qui seruit d'instrument au forfait,  
Seigneur, éclaircira la verité du fait:  
Mais vous n'ignorez pas avecque quelle ruse  
Ce traistre sçait charger l'innocent qu'il accuse,  
Et vous avez peu veoir comme au premier accent,  
Que la Reyne a formé par ce fils innocent,  
Le perfide a iugé sa trame descouverte,  
Et s'est mis à fuir assésuré de sa perte;



*Ce qui declare assez qu'il n'ose se fier  
 A l'escrit qui pourroit seul le iustifier.*

SOLIMAN.

*De mon Fils Mustapha l'innocence averée!  
 Au perfide Rustan la mort est assurée;  
 Mais un autre sujet de mon étonnement,  
 C'est que ie ne puis voir par quel euenement,  
 Mustapha pourroit estre aussi fils de la Reyne,  
 Quoy qu'avecques plaisir, certes i'en suis en peine.*

ACMAT.

*Cecy pareillement me rend fort étonné,  
 Car son aîné mourut aussi-tost qu'il fut né.*

SOLIMAN.

*Mais pe: sonne ne vient, hélas! que i' apprehende  
 Qu'on ait executé ce que l'arrest commande;  
 Ah Dieu! s'il est ainsi qu'on l'exécute à tort,  
 Puis-je mourir apres d'une assez rude mort.*

ACMAT.

*Seigneur voicy la Reyne, & son Fils qu'elle embrasse.*

SCENE





# SCENE SEPTIESME.

LA REINE. MVSTAPHA. PERSINE.  
ALVANTE. SOLIMAN. ACMAT.

LA REINE.

*C'Est le subject, mon Fils, d'où provient ta disgrâce,  
Et sur tout de la lettre: Il ne te reste plus  
Qu'à te iustifier au Prince, là dessus.  
Le voilà qui t'attend pour ouyr ta deffence.*



# SCENE HVITIESME.

OSMAN suruient.

*O Triste desespoir! ô diuine vengeance!  
Seigneur, Rustan est mort!*

SOLIMAN.

*Comment! de quelle mort!*

OSMAN.

*Il a fait sur soy-mesme un violent effort.*

O



## Le Soliman,

SOLIMAN.

*Et pour quelle raison?*

OSMAN.

*Ayant veu que Madame  
Accusoit sa malice, & son injuste trame,  
Il est dans son logis accouru furieux,  
Et d'un coup de sa main tombé mort à mes yeux.*

SOLIMAN.

*Son bras a seulement prevenu ma justice,  
Et le triste appareil d'un infame supplice;  
Il eust appris le Traistre à vomir son poison  
Autre-part que sur ceux qui sont de ma maison.*

LA REINE.

*Ainsi le Ciel luy-mesme a puny son offence.*

SOLIMAN.

*A ce point prés, mon fils, ie voy ton innocence,  
Comment donc pourras-tu respondre à cet escrit?*

OSMAN.

*Seigneur, j'en puis tout seul esclaircir vostre esprit:*



*Espiant près du camp, comme voulut mon maistre,  
 Dequoy rendre à vos yeux le ieune Prince traistre;  
 Des papiers deschirez s'offrent à ce desseing,  
 Où de Tamas estoient le cachet & le seing;  
 Je les donne à Rustan, qui trop plein d'artifice  
 Les employe aussi-tost à ce damnable office:  
 Le nom du Roy Tamas d'une aiguille il picqua,  
 Qu'au pied d'un papier blanc apres il applicqua:  
 Puis il seme dessus une poudre menuë;  
 Mais de qui la noirceur sur le blanc retenue,  
 Laisse apres à sa plume un moyen fort aisé  
 De passer sur le nom qu'il auoit supposé:  
 Enfin le cachet mis en sa forme ordinaire,  
 Il trace cét escrit changeant son caractere,  
 Et vous le vint offrir le feignant arraché  
 D'un Persan, qu'il vous dit que ie treuuy caché.*

ALVANTE.

*Je fus de tout le mal l'occasion premiere,  
 Et seul à sa malice ay fourny de matiere;  
 Car au lieu de tenir ce que i' auois promis,  
 Ces papiers par moy-mesme en pieces furent mis,  
 Et pensant ruynier les amours de Persine,  
 Malheureux que ie suis, ie causay sa ruyne;*

O ij



*Car avecques l'escriit qu'elle m'auoit donné,  
Estoit du Roy son Pere un papier blanc siné.*

MVSTAPHA.

*Persine, une autrefois me croirez-vous coupable?*

PERSINE.

*Ne deuois-je pas croire Aluante veritable,  
Luy que i'auois tousiours trouué digne de foy?*

MVSTAPHA.

*Doncques vous le croyiez plus fidelle que moy?*

LA REINE.

*Seigneur, son innocence est de formaistrop claire.*

SOLIMAN.

*Mais comment pût la Reyne ignorer ce mystere?*

OSMAN.

*La voyant seconder ses desseins à regret,  
Il n'ozaluy fier cét important secret;  
Au contraire il vouloit la tromper elle-mesme,  
Afin que se iugeant dans un peril extrême,*



*Elle vous conjuraſt avecques plus d'effect,  
De procurer la mort de l'autheur du forfait.*

SOLIMAN.

*O perfide Ruſtan! dont la noire malice  
Meritoit les horreurs d'un plus cruel ſupplice!  
Quel eſtoit ton deſſein ſinon par mon erreur  
Me rendre à tous les miens un objet plein d'horreur?  
O Dieu! que dans la Cour, meſme au Throſne où nous  
ſommes,  
On doit apprehender les embuſches des hommes!  
Et toy, fidelle Acmat, dont la ſage raiſon,  
Touſiours de ſon venin fut le contrepoison:  
Que tu meritois mieux l'heureux titre de gendre  
De celui dont le Fils tu ſçais ſi bien deffendre:  
Mais toy, mon Fils, pardonne à ton Pere ſeducit  
Le funeſte danger où tu t'es veu reduit;  
Et dont les iuſtes Cieux par leur muet langage  
Me donnoient ce matin un aſſeuré preſage;  
Cela me monſtre aſſez combien tu leur es cher,  
Et que ſans ſacrilege on ne te peut toucher:  
Auſſi reconnoiſſant tes vertus nonpareilles  
Je deuois croire moins mes yeux & mes oreilles.*



Le Soliman,  
MUSTAPHA.

*Pere, & Roy, le meilleur & plus grand des humains,  
Et ma vie & ma mort sont bien entre vos mains;  
Vous avez trop de soin de l'ame la plus basse,  
Pour ne pas mesnager le sang de vostre race:  
Puis de quelque façon que vint vostre courroux,  
Que pouvoit-il m'oster qui ne fust tout à vous?  
Pardonnez, seulement à cette belle Amante  
L'excez où la porta son ardeur vehemente;  
Aussi pardonnez-moy si sans vostre congé  
Dans cet amour suspect mon cœur s'est engagé,  
Le plus iuste sujet de toutes mes traverses.*



SCENE NEUVIESME.

Gentil-homme. Soliman. L'Ambassadeur de Perse.  
La Reyne. Acmat. Aluante. Mustapha. Persine.

GENTIL-HOMME.

**S**eigneur, voicy venir l'Ambassadeur des Perses.

SOLIMAN.

*Ecoutons-le. Tamas meü d'une iuste peur  
Veut renoncer sans doute à son espoir trompeur.*



## L'AMBASSADEUR DE PERSE.

Inuincible Seigneur, le Roy Tamas mon Maistre,  
Privé du doux aspect de celle qu'il fit naistre,  
Et qu'il a fait chercher par d'inutiles soins  
Dedans tous les pays de son pouuoir tesmoins;  
Desjà desespéré de perdre en cette fille  
L'appuy de sa Couronne, & l'heur de sa famille,  
En fin a descouvert par la bonté des Cieux  
Qu'elle estoit inconnüe arrivée en ces lieux;  
Et comme si son cœur trop veritable augure  
Eust pour elle preueu cette triste auanture:  
Il m'a, Seigneur, exprez deuers vous député,  
Pour la redemander à vostre Majesté:  
Elle vient de courir fortune de la vie,  
Seigneur, ne souffrez pas qu'elle luy soit ravie;  
Quel honneur receuroit un grand Roy comme vous,  
Qu'une ieune Princesse esprouuast son courroux?  
Plustost, plustost, Seigneur, dissipez ces tempestes,  
Qui s'en vont fondre en Perse & menacent nos testes,  
Et puis que nous voyons le port nous estre ouuert,  
Que vostre Majesté nous y mette à couuert.  
Il semble qu'en ce iour le Ciel & la Fortune  
Offrent l'occasion à nos vœux opportune:



L'occasion est fiere, elle bayt le refus;  
 Vne fois méprisée elle ne reuient plus:  
 C'est elle qui vous prie au nom du Diadème,  
 Au nom du Roy Tamas, mais au nom de vous mesme,  
 D'embrasser le repos, & pour vous, & pour luy,  
 Que la faueur du Ciel vous presente aujourd'huy:  
 Vous sçauetz trop, Seigneur, de quelles belles flames  
 Se sentent consommer ces genereuses ames,  
 Donnez à leur ardeur seulement vostre auen,  
 Et nos feux aussi-tost s'esteindront par ce feu:  
 Car i'ay charge, Seigneur, de vous rendre les terres  
 Qui causent parmy nous de si cruelles guerres,  
 Au cas que cét Hymen de mon Roy souhaitté  
 Ayt aussi l'heur de plaire à vostre Majesté.  
 Je veux que vous soyeZ certain de la victoire;  
 Jcy, Seigneur, la paix vous donne autant de gloire,  
 Et puis dès à present mon Prince vous remet,  
 Ce qu'après vn long temps vostre espoir vous promet.

## SOLIMAN.

Quand ces raisons sur moy n'auroiēt point de puissance,  
 En faueur de mon fils, i'userois de clemence;  
 Ouy, i'accorde la paix, & ie veux dès ce iour  
 L'arrester entre nous par des liens d'amour;

Je



# Tragi-Comedie.

III

*Je veux que Mustapha joint avecque Persine,  
Coupe de tous nos maux la source & l'origine.*

L'Ambassadeur de Perse.

*A quel bon-heur mon Roy se void-il esleué!*

LA REINE.

*O fils heureusement aujourd'huy retreuvé!  
Que tu rends de formais ta mere fortunée!*

ACMAT.

*Que du sein de la mort sort un bel hymenée!*

ALVANTE.

*Que les Cieux sçauent bien nos fautes reparer!  
Ie les ay reünis, les voulant separer!*

MVSTAPHA.

*La valeur du bien-fait & l'action est telle;  
Qu'elles meritent, Sire, une grace immortelle;  
Et si ie ne croypas qu'un tel remercement  
Pûst encore estre égal à mon ressentiment:  
Mais quelle triste nuë obscurcit ton visage?  
Persine, fuyrois-tu cét heureux mariage?*

P



*Où si te ressentant de ton premier courroux,  
Tu m'estimes coupable, & me bays pour espoux?*

PERSINE.

*Plustost ton innocence est tout ce qui me trouble:  
Par elle, mon erreur s'augmente & se redouble;  
Si bien que ie me iuge indigne de l'honneur  
Que me fait maintenant nostre commun Seigneur.*

SOLIMAN.

*Finissez ces débats, et que chacun s'appreste  
A bien solemniser cette amoureuse feste.  
Retournons là dedans: où Madame à loisir,  
Doit touchant Mustapha contenter mon desir;  
Après, nous songerons à quitter cette terre:  
Persine valoit bien toute seule une guerre.*

F I N.

